

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 9.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 FEVRIER 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA SEMAINE PARLEMENTAIRE

Les débats sur le discours du trône n'ont pas duré longtemps à la Chambre. A la suite de quelques passes d'armes peu dangereuses et d'une discussion assez molle, l'adresse a passé tranquillement. La coutume s'établit de plus en plus de ne pas proposer d'amendements, et il sera difficile de l'enfreindre dorénavant. L'adresse, comme le discours du trône, tend à devenir une simple formalité. Quant au discours même, on a renoncé depuis longtemps à y chercher le programme officiel. Les gouvernements ne se considèrent plus comme tenus d'y exposer leurs plans. Bien loin de là, ils se servent même parfois de cette affiche banale pour couvrir leurs projets véritables; et le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on dira du discours du trône, comme un cynique disait de la parole humaine, qu'il a été donné aux cabinets pour déguiser leur politique.

Le Sénat n'a pas imité la Chambre. Il a voulu s'étendre sur l'adresse et il lui a plu de ne la passer que lentement, à loisir, comme pour la mieux déguster. Il est vrai qu'il n'y va qu'à petites journées. L'adresse lui a fait passer huit jours et a droit à sa reconnaissance pour ce service signalé.

Il n'y a rien d'important à constater pour cette première huitaine parlementaire. Le parlement n'a fait qu'entrer en matière et poser la base des travaux sessionnels. Les incidents ont néanmoins apporté dès ces premiers jours leur contingent d'intérêt.

M. Bunster, de la Colombie, a fait à lui seul, dès le début, les frais d'une séance drôlatique aux Communes. Après avoir chanté, comme tout bon député colombien doit le faire en toutes circonstances, le refrain obligé sur les sujets de mécontentement de sa province, qui se plaint parce qu'on ne veut pas lui donner

la lune qu'on lui a promise pour l'attirer dans la Confédération, il est tombé à bras raccourcis sur les Chinois, au grand amusement de la Chambre. Les immigrants chinois sont une calamité pour la Colombie et menacent de devenir une plaie pour tout le Canada. Ce sont des monstres, des êtres contre nature, dont la vie et les mœurs sont odieuses. Il faut à tout prix débarrasser le pays de cette espèce pernicieuse. Autrement, M. Bunster prévoit que toutes sortes de malheurs vont fondre sur nous. Ce serait un jeu, d'après lui, pour le Céleste Empire, que de détacher une cinquantaine de millions de ses sujets innombrables pour les envoyer à la conquête de l'Amérique. M. Bunster a-t-il voulu rire? Il paraît que non. M. De Cosmos a débité à peu près la même lamentation après lui. Il n'avait pas en vue l'avantage de poser pour les électeurs ni de se faire de la réclame. Les Chinois sont bien réellement, dit-on, une source d'ennui intolérable, et plus qu'un ennui, un fléau, pour la Colombie. Tous les Colombiens rendent le même témoignage à cet égard, et il n'est plus possible d'en douter. Seulement ces doléances, à neuf cents lieues de distance, et aux yeux de gens qui ignorent absolument pour ce qui les concerne l'espèce de fléau dont il s'agit, prennent un tour comique auquel il est difficile de ne pas se laisser aller, en dépit du sérieux que peuvent y mettre les plaignants. La Chambre finira-t-elle par écouter sans rire les plaintes de la Colombie à ce sujet et par déclarer la guerre à la Chine! M. Bunster, qui n'a pas foi dans sa propre éloquence et qui désespère de convaincre la majorité, a demandé au gouvernement d'envoyer un ministre ou deux dans la province du Pacifique pour y constater de visu les proportions du mal. Il a invité particulièrement sir John Macdonald, que ses électeurs de Victoria désiraient vivement rencontrer, et l'hon. M. Langevin, qui a déjà visité la Colombie en 1871.

M. Blake, bien que relégué au quatrième rang de la gauche, prend une part active aux débats. Il ne laisse pas échapper les occasions de se produire, il les recherche plutôt. Il a soufflé à M. Mackenzie plusieurs de ces interpellations de fond qui sont réservées d'ordinaire au chef de l'opposition, et qu'il a voulu faire lui-même. L'ambition se serait-elle emparée de ce dédaigneux au point qu'il se résigne à descendre dans l'arène pour se mesurer au rival qu'il méprise peut-être et lui disputer la palme comme un lutteur ordinaire? M. Blake, toutefois, n'arrivera jamais à rien, en dépit de sa supériorité individuelle, s'il ne trouve pas le secret de devenir plus pratique. Les libéraux lui préférèrent M. Mackenzie qui lui est inférieur en science, en intelligence, mais qui, en revanche, possède plus que lui les qualités extérieures sans lesquelles on ne peut être leader; et ils auront raison.

La nouvelle du déficit a causé quelque surprise, mais peu d'émotion. La politique protectionniste n'a rien à faire avec cet événement. Il s'agit de l'exercice 1878-79, dont les trois derniers mois seulement se sont passés sous le nouveau régime, qui ne date pas encore d'une année. On ne pourra bien juger des effets de la protection sur notre système fiscal qu'après un nouvel exercice. Un des résultats prévus et prédits du tarif est déjà appréciable,

toutefois. Les importations ont diminué de onze millions, ce qui prouve que notre marché national commence à s'alimenter à l'intérieur.

Comme on le sait déjà, le gouvernement a donné une place d'honneur, dans le discours du trône, à la question irlandaise. Il a invité la Chambre à témoigner de ses sympathies pour l'Irlande d'une manière tangible. Cela pouvait signifier qu'il ne devait pas être question de politique. La consigne a été assez bien observée, et, à part quelques notes légèrement discordantes, on est resté dans les limites du programme. La Chambre s'est contentée de deviser sur les meilleurs moyens de remplir l'objet en vue, sur la somme qu'il convient de voter. Le gouvernement a proposé \$100,000. Le montant est peut-être un peu élevé, si l'on considère que le parlement impérial est resté en deçà de ce chiffre. Et ce n'est pas à nous qu'il convient de donner le ton dans cette circonstance. Néanmoins on est justifiable parfois de passer par-dessus les convenances, en matière de charités.

L'affaire de la frontière nord-ouest d'Ontario, sur laquelle le débat s'est engagé mercredi dernier, a pris immédiatement une tournure sérieuse. Les représentants des autres provinces se sont abstenus, en général, d'y prendre part. Il ne ferait pas bon, cependant, laisser la voisine tailler dans ce drap à sa fantaisie. Les solitudes dont il s'agit n'ont peut-être pas beaucoup d'importance dans le moment, mais elles en auront plus tard, et le règlement de cette difficulté pourrait avoir des conséquences graves dans l'avenir. Il semblerait qu'il y a peu de députés, en dehors des rangs ontariens, qui soient bien au fait de la question.

Après une discussion prolongée, la motion de M. Dawson pour soumettre à un comité la décision des trois arbitres a été adoptée par 133 voix contre 52. C'était le premier vote tranché de la session, le premier vote de parti. Toute la droite et la gauche ministérielle ont appuyé la motion. Une quinzaine de membres, la plupart conservateurs, manquaient à l'appel.

Au fait, il était peut-être de meilleure tactique pour la députation du Bas-Canada de laisser les députés d'Ontario vider la querelle entre eux. La manifestation d'un sentiment de rivalité provinciale eût suffi pour envenimer le débat. Les conservateurs du Haut-Canada se chargeaient, d'ailleurs, de faire voir l'étrangeté des prétentions de M. Blake et de ses amis, qui seraient capables, si on les laissait faire, de reculer les limites de leur province jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. En dépit de leurs efforts, le rapport extravagant des trois illustres arbitres va être reconsidéré, au lieu d'être accepté purement et simplement. Cela va permettre à la Chambre de prendre le temps de se retourner et de mûrir la question avant de la trancher. Le vote de jeudi a passé l'éponge sur le jugement de MM. Thornton, Hincks et Richards, et ce n'est pas malheureux.

Le gouvernement, sans prendre trop ouvertement sous sa protection la proposition de M. Dawson, a suffisamment indiqué ses tendances, puisqu'il a donné le mot d'ordre à Sa Majesté pour l'affirmative. Sir John y a même mis de la vivacité, lorsqu'il a demandé à M. Blake si c'était un royaume que les adversaires de la mo-

tion voulait créer dans l'Ouest. Quant à M. Dawson lui-même, il n'y va pas par quatre chemins. Il trouve que la province d'Ontario est déjà trop grande, et il propose de constituer une province nouvelle à même le Nord-Ouest et l'immense district d'Algoma qu'il représente aux Communes.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

Nous avons oublié de mentionner parmi ceux qui ont droit de réclamer leur part dans la construction du chemin de fer sur la glace, M. G. Lebel, jeune ingénieur civil de talent et d'avenir.

* *

Les comptes publics pour la dernière année fiscale ont été soumis à la Chambre. Les recettes se sont élevées à \$22,517,382.14. Les dépenses ont atteint le montant de \$24,455,381.56, ce qui laisse un déficit de \$1,937,999.42.

* *

Nous avons reçu la brochure contenant le parallèle de lord Beaconsfield et de sir John Macdonald, par M. Tassé, député d'Ottawa. M. Tassé a habilement développé l'idée ingénieuse que M. Fabre avait eue de faire un rapprochement entre ces deux hommes remarquables.

* *

M. Couture donne tous les mois, à sa résidence sur la rue Metcalf, des soirées musicales auxquelles assiste l'élite de la société anglaise et française de Montréal. Ces soirées, dont les élèves de M. Couture font les frais, sont très intéressantes et démontrent d'une manière éclatante l'excellence de l'enseignement du savant professeur.

* *

La haute raison, l'esprit de conciliation et de charité de Léon XIII et la manière merveilleuse dont il sait concilier la rigueur des principes catholiques avec les exigences de notre époque, démontrent qu'il est bien l'homme choisi par la providence pour arracher les rois et les peuples aux horreurs du socialisme, du nihilisme et de l'impiété.

* *

Il y a des gens qui passent leur vie à médire de leur prochain, à signaler chez les autres les défauts qu'ils ont eux-mêmes. A les entendre, tous ceux qui leur sont supérieurs par la position, l'instruction ou le talent seraient ce qu'ils sont eux-mêmes—des fous, des imbéciles, des orgueilleux ou des envieux. Ce sont quelquefois des démocrates qui se targuent de philanthropie ou ce qu'on appelle des hommes à bons principes.

* *

Pour satisfaire les avocats des districts des Trois-Rivières et de Sherbrooke, qui craignaient de ne plus avoir de clerks de bureau si on obligeait les étudiants en droit à suivre pendant trois ans les cours universitaires, M. Pagnuelo a fait une proposition qui sera acceptée, nous l'espérons. Il demande que les cours soient de deux ans, et que les étudiants soient tenus de les suivre la première et la dernière année

de leur cléricature. C'est une excellente idée de donner dès le commencement à l'étudiant une direction dans ses études et des connaissances élémentaires qui lui permettront de tirer parti de tout ce qu'il verra, entendra et fera au bureau.

* *

Lorsque *L'Opinion Publique* paraîtra, la loi de faillite sera probablement abolie. M. Béchard pourra écrire à M. Barthe qui a tant travaillé pour la faire disparaître : "Pends-toi, Barthe, nous avons vaincu sans toi." M. Barthe devrait lui envoyer pour réponse l'épithète suivante, avec ordre de la mettre sur la tombe de la défunte :

Ci-gît, après une vie de démoralisation et de pillage, madame la Faillite. Passants, priez pour qu'elle ne revienne pas.

* *

On se demande ce que les syndics vont faire maintenant. Pourquoi ne se feraient-ils pas tous recevoir avocats ? De syndic à avocat il n'y a pas plus de distance que de corsaire à corsaire et demi. Un syndic sous la loi de faillite, c'était un fonctionnaire faisant la besogne de l'avocat et enlevant la crème de la profession ; il n'aurait qu'à continuer son rôle. Les avocats ne s'en plaindraient pas, car ce sont de bons garçons.

* *

Il y en a beaucoup qui croient avoir accompli tout ce que Dieu et la société peuvent exiger d'eux lorsqu'ils ont fait leurs Pâques, assisté à la messe tous les dimanches et mangé maigre les vendredis. La conduite de ces gens est souvent si contraire à tout principe de morale et de religion que leurs pratiques extérieures sont considérées comme des actes d'hypocrisie et invoquées par les impies contre l'efficacité des principes religieux.

D'autres, doués d'un tempérament froid et d'un caractère naturellement vertueux, remplissent fidèlement leurs devoirs d'état, de citoyens et de pères de famille, mais croient inutile de rendre à Dieu aucun culte extérieur, paraissent incapable de se mettre à genoux, de lever les yeux au ciel.

* *

Nos Chambres Hautes—Tel est le titre d'une brochure de 160 pages sortie des ateliers de M. Eusèbe Sénécal et due à la plume de l'hon. Sénateur Trudel. C'est une excellente plaidoirie en faveur du parti conservateur et de l'utilité d'une chambre haute surtout à Ottawa. M. Trudel cherche à démontrer non-seulement que le Sénat et le Conseil législatif sont nécessaires, mais que par la faute des deux partis, ils n'exercent pas dans notre pays l'influence qu'ils devraient avoir. Il blâme ses amis de s'écarter des vrais principes conservateurs en laissant tomber le prestige de ce corps important, en n'exigeant pas, par exemple, que le Sénat soit représenté dans le ministère par un plus grand nombre de ses membres. Les raisons données par M. Trudel en faveur de l'existence des Chambres hautes, du Sénat surtout, seraient difficiles à combattre si ces Chambres étaient constituées de manière à être indépendantes des partis.

Des Chambres hautes dont les membres sont nommés par les partis et dans l'intérêt des partis sont nécessairement des corps plus dangereux qu'utiles.

* *

La Voix du Peuple constate que les protonotaires des districts ruraux ont des revenus de six mille piastres par année, qu'ils sont par conséquent aussi bien payés que les juges pour remplir des devoirs beaucoup moins importants, et dit que le gouvernement pourrait faire une économie d'une soixantaine de mille piastre par année tout en donnant aux protonotaires et greffiers les moyens de vivre honorablement.

Le fait est qu'il est assez singulier que les protonotaires de la campagne soient mieux payés que ceux de Montréal. Mais nous ne pensons pas, comme *La Voix du Peuple*, qu'un salaire de \$1200 serait suffisant. Il faut que le salaire attaché aux

charges importantes de l'État soit assez élevé pour engager les hommes joignant la capacité à l'âge et à l'expérience à les accepter. Autrement on n'aura que des hommes médiocres pour remplir les positions qui ont besoin de prestige et les défalcatations absorberont les économies qu'on fera. Les petits salaires font les petits fonctionnaires. C'est pourquoi nous avons approuvé le gouvernement Chapleau de n'avoir pas nommé un successeur à M. Duvernay dans le bureau d'enregistrement. Il a compris qu'il était absurde de mettre deux fonctionnaires où un seul peut vivre d'une manière digne de sa position. Un registrateur, dans une ville comme Montréal, ne devrait pas avoir moins de deux mille quatre cents à trois mille piastres.

* *

L'opinion exprimée par M. Blake devant la Chambre que c'était à Washington et non à Londres que nous devrions avoir un ministre ou un ambassadeur pour surveiller nos intérêts commerciaux, a été fort remarquée.

Le lendemain, sir John répondant à une interpellation de M. Blake, disait que le gouvernement impérial n'avait pas promis d'aider à achever la construction du chemin de fer du Pacifique.

Allons-nous continuer quand même cette gigantesque entreprise qui nous ruine, mais enrichira, paraît-il, nos descendants, si la fin du monde ne vient pas trop tôt ? Nous avons hâte de voir ce que nos hommes publics vont faire. Cette voie ferrée devra nous mettre en communication par l'océan pacifique avec les Japonais et les Chinois et autres peuples jaunes et noirs situés aux extrémités de la terre.

N'est-ce pas aller bien loin et payer bien cher pour jouir d'un tel honneur, lorsque nous avons à nos portes une nation de cinquante millions d'hommes un peu moins jeunes, il est vrai, que les habitants du Céleste Empire, mais aussi riches et entreprenants ?

C'est dommage qu'on n'ait pas attendu encore un siècle pour accomplir ce vaste projet et qu'on n'ait pas employé une partie de l'argent qu'on y a consacré, à garder notre population qui s'en va et lui donner les moyens de défricher notre pays.

Nous allons trop vite pour aller loin. On doit aimer les Colombains, les Chinois et les Japonais comme son prochain, mais on doit aimer encore mieux ses frères, ses compatriotes et ses enfants. Comme les chefs des deux partis ont tous plus ou moins commis le péché du Pacifique, on ne nous accusera pas d'esprit de parti.

L.-O. DAVID.

LES HOMMES DE LETTRES

M. Hogue, étudiant en droit de Montréal, a fait, il y a quelque temps, devant le club Cartier, une lecture intéressante sur la mission de l'homme de lettres. On trouve dans cette lecture des pensées et des sentiments aussi justes qu'élevés, exprimés dans un style agréable. Nous croyons bon de reproduire quelques-unes de ses remarques sur le roman moderne :

Qui de vous, dit-il, n'a tremblé de frayeur pour la génération présente, en voyant ces crimes hideux, ces plaies épouvantables, cette gangrène dégoutante inoculée dans la société moderne par ces littérateurs sans foi, sans vergogne du siècle dernier ?

Qui de vous n'a flétri George Sand, cette femme-homme qui, oubliant que son cœur était fait pour aimer, n'a trouvé que des accents de haine contre le côté divin de la société,—la vie de famille ? Combien plus odieuses doivent vous paraître toutes les énormités, qu'elle débitait sans merci et sans raison, lorsque vous voyez apparaître pures et rayonnantes les figures aimées de madame Desbordes-Valois, de madame Augustus Craven, d'Anais Ségalas, de Eugène de Guérin ? Vous voyiez avec un noble sentiment de satisfaction le contraste frappant entre le trop fameux Lamennais, tombant sous le poids de son propre orgueil, et les Lacordaire, les Du-

panloup, et tous ces glorieux pères de l'Église moderne de France, consacrant les moments de leur pénible existence à censurer les désordres soulevés par ces ignobles brochures de 25 centimes,—à prévenir leurs ouailles contre ces œuvres diaboliques et à bénir et à consoler ceux qui avaient été atteints par la lèpre de l'immoralité.

Au pied de leur chaire divine, Proud'hon marmotait avec rage que "Dieu, c'est le mal," et que "la propriété, c'est le vol." Henri Taine, assommé par la masse de leur irréfutable logique, ne pouvait plus que chuchoter que "la supposition de l'existence de Dieu est incapable de produire une morale naturelle."—Ernest Renan, plus hardi et plus vicieux allait jusqu'à nier "la divinité du Christ."—Enfin, Théophile Gauthier, dans un de ses romans les plus en vogue, *Mademoiselle de Mauvin*, plus absurde que tous ces piètres démolisseurs, insultait gaiement la femme qui, jadis, gravissait les degrés du Calvaire, et contribuait par son auguste sacrifice, à détruire l'œuvre de Satan déchu.

Je viens de prononcer le mot *roman*. Ah ! messieurs, c'est là que l'écrivain a abjuré sa mission, qu'il a oxydé sa plume. Il y a prodigué à droite et à gauche les coups de poignard, les duels, les suicides. Tous ces héros et ces héroïnes qui s'empoisonnent et empoisonnent leurs époux ou leurs épouses, ont trouvé des éditeurs par milliers, jusqu'au jour où l'enfant du faubourg, ouvrant le livre venimeux, le lit et le replace en se disant : après tout, ce n'est pas aussi mauvais qu'on se plaît à me le dire.

Puis, le brave enfant continue son chemin paisiblement, sans se douter du venin qu'il vient de s'infiltrer dans les veines.

Tout à coup, l'enfant devenu homme et mari, perd peu à peu de son affection et de sa bonté, ses airs d'affabilité se changent en une sombre mélancholie. Il a lu dans la journée que la "famille n'est qu'un mot," et le bonheur domestique lui devient trop fade. Il quitte là sa famille et va chercher des distractions dans des endroits suspects, dans des plaisirs coupables.

Alfred de Musset, faisant un retour sur lui-même, s'écrie, les larmes dans la voix : "Empoisonné dès l'adolescence par les écrits des encyclopédistes, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce dieu de la folie et de l'égoïsme, fermait ma bouche à la prière. Quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver un être. Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pardonne à Christ à ceux qui blasphèment !"

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 19 février 1880.

La question du canal interocéanique vient de nouveau échauffer la bile des Américains ; chaque coup de mine qui éclate dans les Cordilières les frappe de stupeur ; ils en sont tellement effrayés qu'ils invoquent l'ombre de Monroe, lequel s'obstine à ne pas répondre.

Les reptiles du journalisme en sont tellement ahuris que l'encre se fige au bout de leurs plumes, et les vieux généraux, comme Burnside et autres, en feront une maladie, si toutefois ils ne meurent pas d'une attaque d'apoplexie.

Que de bruit pour un septuagénaire qui a la douce manie de couper les isthmes et de marier les mers ! Ne croirait-on pas que le pacifique F. de Lesseps est un génie infernal, un ogre sanguinaire qui va nous dévorer jusqu'au dernier.

Le *World* de New-York est l'exécutoire ordinaire de toute cette mauvaise humeur mal digérée ; je ne sais ce qu'en pense ses lecteurs ; il est probable qu'ils en haussent les épaules.

J'espère qu'ils ne seront pas les derniers à acclamer l'illustre Français qui porte sur son blason ces trois mots qui renferment toute sa vie :

Aperiam terram, gentibus.

Après avoir fait sauter les roches des Cordilières, le grand ingénieur sait bien que le préjugé humain est encore plus dur à déraciner : On peut renverser le Chimborazo, éventrer les Andes, décapiter les continents, on ne fera pas entrer dans la tête du général Burnside que les isthmes sont des faits orthographiques de la nature que F. de Lesseps doit corriger. Ce vieux soldat aimerait mieux avaler son sabre que cette gasconnade et, en ce moment, presque tous les républicains paraissent être de son avis.

Il est donc très à propos que celui qui a donné au monde le canal de Suez vienne lui-même à New-York expliquer comment il compte achever le canal de Panama. Bientôt nous allons l'avoir parmi nous, nous allons l'entendre développer sa pensée, convaincre les indifférents et réfuter ses adversaires, qui sont très nombreux.

Le peuple américain ne connaît guère M. de Lesseps que de nom ; il ne s'attend pas à voir et à entendre un maître dans l'art de charmer. Notre Archimède est un orateur de premier ordre qui parle avec autant de facilité l'espagnol que l'arabe et l'anglais que le français.

Semblable à Christophe Colomb, il se voit obligé, pour enrichir ses contemporains, d'abandonner sa patrie, de braver la jalousie des grands et la bêtise des petits. Dans quelques jours nous verrons cet hercule se faire l'humble serviteur, le courtisan empressé de ce nouveau monarque qui s'appelle le peuple ! et de cette autre majesté que l'on nomme l'argent !

Ce n'est pas dans l'isthme même qu'est l'obstacle invincible ; avec de la poudre, de la dynamite et de l'or on en viendra à bout. La grande citadelle de la résistance à toute espèce de canal est à New-York. C'est ici qu'il faut vaincre à tout prix, c'est ici que doit se dénouer pacifiquement le nœud gordien de cette vaste entreprise. Nous attendons M. de Lesseps le 23 février, dix-huit sociétés chorales s'apprentent à le recevoir, la Chambre de Commerce de New-York lui prépare une réception princière. On chantera dans plusieurs langues pour lui faire honneur ; des discours seront prononcés de part et d'autre ; peut-être que le malentendu qui existe se dissipera ; car comme l'a dit Béranger :

Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

* *

Je demandais à quelqu'un, hier, pourquoi le président des États-Unis est opposé à la construction du canal de Panama.—Notre président, m'a-t-on répondu, est très économe, comme vous le savez, et ne boit que de l'eau ; en voyant M. de Lesseps se préparer à en faire une consommation aussi extraordinaire pour son canal, il a peur que sa biisson favorite en chérise.

* *

Tous les inventeurs ont l'esprit surrexcité par l'arrivée de M. de Lesseps.

Un d'entr'eux vient de proposer un système tout à fait imprévu : l'inventeur se proposerait de transporter les navires par-dessus l'Isthme de Panama au moyen de ballons gigantesques.

Cette façon de naviguer serait une puissante diversion au mal de mer et offrirait aussi de grands avantages à ceux qui désireraient se livrer librement à la chasse des canards.

ANTHONY RALPH.

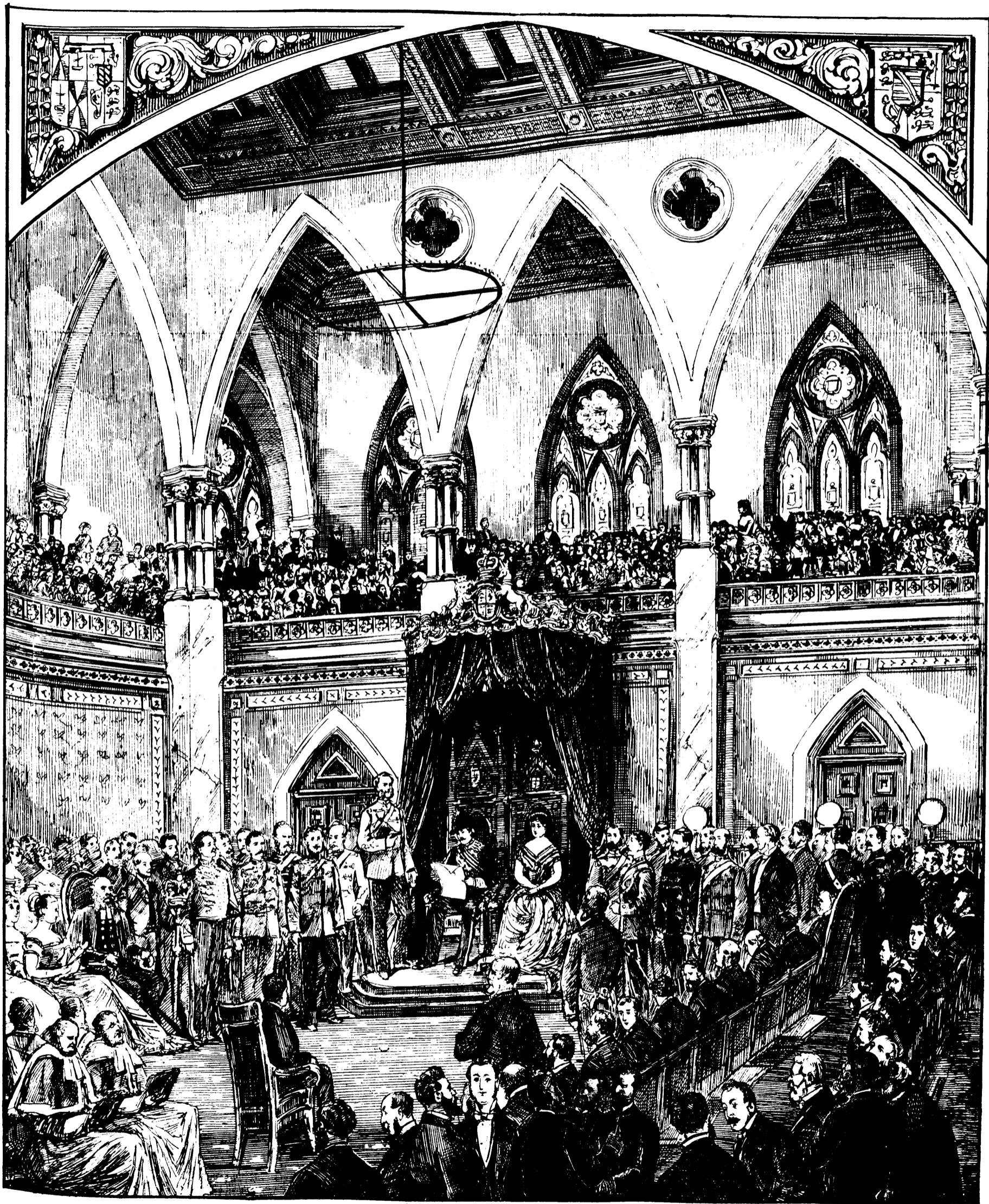
Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.



OUVERTURE DU PARLEMENT—LE DISCOURS DU TRONE

ÉCHOS

On croit que la législature de Québec se réunira vers le commencement d'avril. L'annonce ordinaire des bills privés vient d'être publiée.

* *

Le *Canadien* dit qu'il y a eu quatorze élections pour la Chambre des Communes depuis les élections générales de 1878. Sur ce nombre, le gouvernement en a remporté onze et l'opposition trois. Le parti ministériel se trouve avoir gagné trois sièges, ce qui fait un déplacement de six voix en sa faveur. La majorité du gouvernement est de près de cent voix.

* *

Les *Home-Rulers* ont raté comme d'ordinaire, à la Chambre des Communes, sur leur premier essai. Ils n'ont rallié à leur cause qu'une dizaine de membres libéraux. Peut-être auront-ils plus de chance à la prochaine session, dans le nouveau parlement, mais c'est douteux. Ils vont se borner à jouer, comme par le passé, pendant cette session, leur rôle d'*obstructionnistes*, qui ne peut les mener bien loin cependant, puisqu'ils ne sont pas assez nombreux pour faire pencher la balance ni déplacer la majorité.

On ignore encore la nature des plans que le gouvernement doit proposer pour remédier aux maux de l'Irlande. Il ne peut être question d'une réforme du système agraire, mais de simples mesures temporaires. Ceux qui voudraient voir plus que cela dans les paroles du discours du trône ou des ministres se font illusion. Il n'est guère vraisemblable, en effet, que les Tories songent à toucher aux lois de la propriété, qui constituent la base même de toute l'organisation sociale de l'empire. Ils n'oseraient guère, s'il agissait ainsi, dans le rôle qu'ils ont toujours joué. S'il est fait quelque chose dans le sens d'une modification libérale du système, ce sera par les *whigs*, et, comme il n'est pas probable que ce parti gagnent les élections prochaines, ceux qui comptent sur lui pour cela devront ajourner leurs projets.

* *

M. Tardivel fait école. Les Aristarques surgissent de toutes parts sur ses pas. Il s'en trouve de très drôles dans le nombre. Parmi les dernières recrues du critique québécois, nous avons remarqué le *Constitutionnel* des Trois-Rivières. Cet intéressant journal paraît s'être amusé beaucoup de l'article que nous avons publié, il y a quelque temps, au sujet du mot *esquire*. Nous ne regrettons pas de lui avoir fourni cette occasion de se réjouir, et, de notre côté, il nous a paru très-amusant de lire les remarques de notre distingué confrère et de nous voir traiter par lui de prudhomme. Les nombreux lecteurs du *Constitutionnel* connaissent ses titres au rôle de censeur littéraire. Il est certain que les prudhommes sont inconnus dans les bureaux du confrère, et qu'en journalisme, il suffit de savoir manier les ciseaux pour avoir le droit de critiquer son prochain. Nous encourageons le *Constitutionnel* à persévérer dans la voie qu'il a choisie. Nous aimerions bien à savoir, cependant, ce que M. Tardivel pense de son disciple et de l'ordinaire de la cuisine littéraire du journal trifluvien.

* *

Par moments, M. Tardivel n'y est plus du tout.

Ainsi, l'autre jour, il déclarait "qu'on ne peut logiquement traduire par orateur le mot *speaker*, qui signifie un homme qui fait un discours." Et le lendemain, en donnant une leçon de français à la *Minerve*, il lançait cet autre énoncé tout différent: "La signification du verbe *to speak* n'est pas de faire un discours, comme semble le croire le rédacteur de la *Minerve*, mais bien de parler tout simplement."

Allons, confrère, remettez-vous, vous êtes en danger imminent de perdre votre crédit comme critique, et vous allez passer pour un farceur. Ce comme semble le

croire la *Minerve* surtout est délicieux, lorsque c'est vous-même qui disiez la veille encore à la *Minerve* que *speaker* signifie un homme qui fait un discours.

Le métier de critique a ses périls. M. Tardivel doit commencer à s'en apercevoir.

Mais ce n'est pas tout.

Nous avons montré que le mot *orateur* est bien la traduction du mot *speaker*, d'après l'Académie. Ce nom est parfaitement français et n'a rien d'un anglicisme. C'est à propos de cette expression, cependant, que M. Tardivel disait tout récemment: "De toutes les locutions vicieuses qui déparent notre langue, la plus absurde est ce mot orateur."

S'il fallait juger de toutes les assertions du savant critique d'après celles-ci, que deviendrait son échafaudage, grands dieux!

Nous voudrions que quelqu'un se chargeât d'éplucher sa brochure comme il épluche lui-même les écrits d'autrui. Nous avons lieu de croire qu'on découvrirait des choses curieuses, comme dans le fameux *Mémorial des vicissitudes de la langue française en Canada*. C'est toujours le même côté qui est faible chez tous ces réformateurs. Notre ami Jules Airvaux, qui a si bien déplumé l'oiseau du *Mémorial*, pourrait se charger d'administrer la douche à l'aristarque du *Canadien*.

* *

Le marquis de Lorne a encouru la disgrâce de la respectable confrérie des journalistes réunie à Ottawa, pour avoir voulu prévenir les bavardages du télégraphe à la suite de l'accident de voiture du 14 février. Son Excellence eut la présence d'esprit, aussitôt après l'événement, d'envoyer aux bureaux de télégraphe pour requérir leur silence jusqu'à nouvel ordre, ou jusqu'à ce que la seule dépêche qui fut expédiée d'abord et qui était adressée à Sa Majesté la Reine fût parvenue à destination. On se fit un devoir de considérer comme un ordre l'expression de ce désir du chef de l'Etat. Aussi, lorsque les reporters arrivèrent pour se précipiter sur les bureaux quelques instants après, pour annoncer l'affaire au monde chacun à sa manière, ils éprouvèrent une déconvenue dont ils gardent rancune à Son Excellence. Ils ont réuni sur-le-champ leur société pour protester contre cet empiètement du pouvoir royal sur les droits sacrés de la liberté télégraphique.

Eh! bien, pour notre part, nous différons d'opinion avec nos confrères sur ce point. Nous croyons que leurs murmures sont déplacés, et que les compagnies ont bien fait de se rendre au désir légitime du marquis de Lorne en cette circonstance et de stopper l'élan du reportage en train de dépecer ce fait-divers princier.

* *

Les correcteurs d'épreuves de *L'Opinion Publique* laissent souvent à ma charge des erreurs et des fautes au sujet desquelles il m'a semblé inutile de réclamer jusqu'ici. Le désavantage est pourtant assez grand déjà, d'écrire à distance et de ne pouvoir corriger soi-même ses épreuves ni revoir son manuscrit. Je ne me plains pas, mais on pourrait peut-être y mettre plus de soin et de charité. Je relèverai quelques-uns des accidents du dernier numéro.

1ère page—au bas de la première colonne—on me fait dire que le gouvernement a parlé par l'organe de son gouverneur-général, au lieu du gouverneur-général.

2e page, 2e colonne—on a transposé un membre de phrase et tronqué l'autre, ce qui a produit un enchevêtrement incompréhensible.

A. GÉLINAS.

COUPABLE OU EN DÉFAUT

Certaines personnes ont le défaut de confondre d'excellents remèdes avec la grande quantité de "remèdes patentés," et en cela ils se rendent coupables d'une injustice. Il y a des remèdes annoncés valant pleinement le prix demandé, et nous en connaissons au moins un—Les Amers d'Houblon. Nous avons eu occasion de faire usage des Amers dans un climat semblable à celui que nous avons presque toute l'année à Bay City, et les avons toujours trouvés de première classe et sûre,—répondant à tout ce qu'on a droit d'en attendre.—*Tribune*.

LE CHEMIN DE FER SUR LA GLACE

RÉSISTANCE DE LA GLACE

Nous profitons aujourd'hui de la publication de notre plan de chemin de fer sur la glace, pour jeter un peu de lumière sur la possibilité d'établir des communications permanentes entre Hochelaga et Longueuil, pour réunir les voies ferrées des deux rives.

Pour l'été, la question est toute tranchée; rien n'est plus facile de traverser, d'un quai à l'autre, les trains de marchandises ou autres, par le moyen de bateaux plats.

Quant à l'hiver, nous pourrions répondre: c'est fait; on peut voir de nombreux chars circuler tous les jours depuis près d'un mois sur la glace entre les terminus des chemins de fer Q.M.O. & O, et Rive Sud-Est.

Malgré son élasticité, la glace ne cède pas sous l'action des trains; sur le chenal de la rivière surtout, on la dirait appuyée sur une maçonnerie. Rien de surprenant, parce qu'à cet endroit la glace a pour support une épaisseur de (bourguignons) glace amoncelée de dix (10) à quinze (15) pieds, et même jusqu'au fond du fleuve. Ce qui rend le tout solide comme un roc.

Sur le reste du parcours, la glace a une épaisseur moyenne de deux (2) pieds. Appuyée comme elle est par l'eau, liquide quasi incompressible, la glace, grâce à son élasticité et à sa tenacité rend le chemin aussi solide et aussi sûr qu'on peut le désirer.

De plus, il est impossible de faire passer un train assez pesant, ne fut-il composé que de locomotives, pour défoncer le pont de glace. Rien n'est plus facile à prouver par les expériences scientifiques connues.

En maintes et maintes circonstances, une glace de deux (2) pouces a porté une infanterie, une glace de quatre (4) pouces a porté une cavalerie, une glace de six (6) pouces a porté de pesants canons d'artillerie. Enfin, une glace de huit (8) pouces porte mille livres (1,000) par pied carré sur des traîneaux. Or, l'épaisseur moyenne de la glace où est localisé le chemin de fer, est de vingt-quatre (24) pouces; elle varie de dix-huit (18) à trente (30) pouces. En gardant donc la même proportion, elle porterait sur des traîneaux deux (2) à trois (3) milles livres par pied carré. Et une locomotive, dans sa partie la plus massive, mettons-là de quarante (40) tonnes, ne pèse pas plus de cinq cents (500) livres par pied carré. Il reste donc un beau surplus d'au moins quinze cents (1500) livres par pied carré pour contrebalancer les contre-coups du train, les secousses, etc.

Et il y a plus en faveur du chemin de fer; il ne s'agit pas de traîneaux dont les patins ne sont qu'à trois (3) ou quatre (4) pieds l'un de l'autre et de trois (3) ou quatre (4) pouces de large; mais la pesanteur est répartie sur une bien plus grande largeur, douze (12) à vingt (20) pieds. C'est la longueur des traverses sur lesquelles la voie est construite. Une douzaine de locomotives attachées ensemble passeraient donc fièrement sur le chemin de fer. C'est la pesanteur la plus grande dont on se sert pour éprouver les ponts.

Il est bon de remarquer que cet hiver le pont de glace à Hochelaga n'offre pas toutes les garanties de solidité des années ordinaires. Les deux mares qui avoisinent le chemin de fer, l'une du côté nord et l'autre du côté sud, et le peu de temps que le pont a pris à se former, en sont les deux principales causes.

Pour corroborer ces assertions, il serait bon de citer un fait qui eut lieu lors de la construction du pont Victoria.

Les ingénieurs en charge des travaux ont fait corder sur de la glace de dix-huit (18) ou vingt (20) pouces d'épaisseur, des plaques de fer de dix (10) pieds de long, trois (3) ou quatre (4) pieds de large, sur une hauteur de quatre (4) pieds, justement comme s'ils avaient cordé des pièces de bois. Ceci équivalant à quinze cents (1500) livres par pied carré, au moins. Et la glace n'a pas cédé, n'a pas subi le moindre dommage. Elle a supporté ce poids non pas seulement un instant comme

un train en mouvement, mais pendant plus de vingt-quatre heures.

Nous restons convaincus, en présence de tous ces faits, qu'avec un peu de soin et de surveillance, le chemin sur la glace est parfaitement sûr. Et nous sommes persuadés, qu'en construisant le chemin de manière à répartir la pesanteur sur une grande surface, une quinzaine de pieds de large, et en se servant d'une petite machine de douze (12) à quinze (15) tonnes, on pourrait traverser aussi tard le printemps et aussi sûrement qu'avec les chevaux et voitures sur la traverse publique d'Hochelaga à Longueuil.

G. LEBEL,
Ingénieur de la Cie.

Montréal, 1880.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

La nouvelle la plus émouvante de la semaine dernière, a été celle de la cinquième tentative d'assassinat qui vient d'être faite sur la personne de l'empereur de Russie, et qui a failli ensevelir une partie de la famille royale sous les ruines du palais d'hiver. Une mine pratiquée sous la salle à dîner a fait explosion un instant avant que l'empereur fût entré dans l'appartement. Si la famille royale s'était mise à table à l'heure ordinaire, c'en était fait d'elle.

On s'étonne beaucoup que la police n'ait pas découvert cet horrible complot. Depuis le dernier attentat contre la vie de l'empereur, le 5 de décembre, il avait reçu plusieurs lettres lui disant qu'on ferait sauter le palais d'hiver et qu'il serait enseveli sous ses ruines. Ces menaces avaient engagé le préfet de police à redoubler de précaution; tous les alentours du palais étaient illuminés durant la nuit au moyen de la lumière électrique, des soldats faisaient le guet jour et nuit, et toute personne suspecte était arrêtée immédiatement. Vu qu'il était impossible à des étrangers de pénétrer dans le palais, à l'insu des autorités, on croit que ce sont des personnes de l'entourage de l'empereur qui ont dirigé ce complot. On essaie aujourd'hui de découvrir où aboutissait le fil électrique qui a communiqué le feu à la mine, et on croit qu'il sera constaté que ce fil ne traversait pas le mur d'enceinte du palais.

La loi adoptée par le parlement allemand dans le but d'augmenter l'effectif militaire de la Prusse, est considéré comme une menace de guerre sérieuse pour l'Europe. Bismarck ne peut imposer à la Prusse épuisée les charges que va nécessiter l'exécution de cette loi, sans vouloir faire bientôt la guerre.

Toutes les nations se préparent naturellement à en faire autant et vont se guetter pour se prendre à la gorge à la première occasion.

On parle d'une alliance entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre. La Russie a peur et se demande où elle trouvera des alliés. La France continue à faire l'indifférente.

L'encyclique du Pape contre le divorce n'occupe pas moins de douze colonnes de l'*Osservatore Romano*. Cette lettre repousse toute juridiction civile dans le mariage. Elle trace l'histoire du mariage depuis les premiers temps du catholicisme et déclare que notre Seigneur en fait un Sacrement que seuls les ministres de son Eglise peuvent conférer. D'après cette encyclique, toutes les tentatives faites par l'esprit d'irréligion moderne pour dérober à l'Eglise une partie de ses droits et pour soumettre à la juridiction civile le mariage et le divorce doivent être combattus dans le monde catholique en entier. Sa Sainteté établit les cas où la séparation des époux peut être prononcée par l'Eglise et termine par une exhortation aux évêques de faire connaître ses déclarations aux fidèles des deux mondes.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Blenry.

L'immigration depuis cinquante ans

Il a été fait un relevé de l'immigration européenne au Canada de 1829 à 1879. Le chiffre total des immigrants arrivés par le port de Québec s'élève pour cette période (cinquante ans) à près d'un million et demi, soit presque autant que la population actuelle d'Ontario. La moyenne est de 27,000 individus par année. Le maximum est de 53,000 (en 1853) et le minimum de 7,000 (en 1877).

Ce million et demi se répartit comme suit : l'Angleterre en a fourni un tiers, soit plus de 530,000 immigrants ; l'Irlande un autre tiers, 510,000 environ ; l'Ecosse 150,000 ; les pays allemands et scandinaves 150,000 ; les autres pays, 15,000.

A. G.

L'ATTENTAT DE LA RUE MIGNONNE

La population de Montréal apprenait avec joie, la semaine dernière, que la police croyait avoir mis la main sur l'un des bandits qui, le six décembre dernier, arrêté, le soir, une jeune fille du nom d'Amanda Trudeau, lui appliquaient sur la bouche une emplâtre qui eut pour effet de l'étourdir complètement, la conduisant on ne savait où et la renvoyaient chez elle une couple d'heures après.

L'individu arrêté est un nommé Elie Girard, du Côteau Saint-Louis, près de Montréal. Voici les circonstances qui ont motivé cette arrestation :

Les détectives Arcand et Riché apprirent par un voisin de Girard que celui-ci avait été menacé par les membres de sa famille de se voir accuser du crime commis le 6 décembre. Ceci éveilla naturellement leurs soupçons. Ils se rendirent immédiatement chez Mlle Trudeau et l'amènèrent avec eux à la demeure de Girard. La première personne qu'ils rencontrèrent fut le beau-frère du prisonnier que la jeune fille ne sembla pas reconnaître, mais lorsque l'accusé lui-même parut, elle s'écria : "c'est lui, c'est lui," et frappé de terreur, elle conjura les officiers de police de la protéger. Telle était sa frayeur qu'elle s'évanouit à plusieurs reprises dans la maison.

Girard a été immédiatement mis en état d'arrestation, ainsi que son gendre, qui est employé à la banque de Montréal. Tous deux ne sont pas mal notés par la police. L'accusé est âgé de 58 ans et exerce le métier de menuisier. Il a d'abord ri de toute cette affaire, mais aujourd'hui il est calme et semble envisager plus sérieusement la situation.

Maintenant, quelques détails dignes de remarque dans la déclaration de la jeune fille.

Elle dit que le chapeau que le prisonnier portait au moment de son arrestation est le même qu'elle lui a vu sur la tête dans la soirée du 6 décembre. Chose singulière, ce chapeau n'appartient pas à Girard mais à son gendre, qui, paraît-il, l'a reçu d'un des commis de la banque où il est employé.

Toute cette affaire semble enveloppée d'un profond mystère et les détectives ne savent que penser. Mlle Trudeau a perdu sa mère il y a quelques années, et son père qui demeure à la campagne, la laisse seule en ville pour gagner sa vie.

On nous écrit de Spencer, Mass :

Lundi, le 9 février, a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville de Spencer, une grande réunion canadienne convoquée sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste, à laquelle presque toute la population de langue française assistait. Les divertissements ont été très goûtés, la danse bien encouragée ; les tables surchargées de mets succulents ont été visitées par tous les assistants, enfin l'entrain et la bonne harmonie n'ont cessé de régner durant cette veillée purement canadienne. La soirée s'est prolongée jusqu'à une heure avancée et tout le monde s'est retiré enchanté du succès. Les recettes ont été de 267 piastres. Honneur et remerciements au comité organisateur de cette belle réunion et à tous les Canadiens qui l'ont honorée de leur présence.

Par ordre,

ELIE BARNAUD,
Sec.-Corresp.

Société Saint-Jean-Baptiste, Spencer, Mass.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genre et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBANS.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

LES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES

LE 10 AOUT 1792

RACONTÉ PAR UN TÉMOIN OCULAIRE

J'ai vu cet événement d'assez près pour en connaître les détails ; logé dans cette maison qui fait l'angle du Carroussel, je suis monté au premier rassemblement sur le toit ; et, niché derrière ces deux cheminées, j'ai eu la constance d'y demeurer jusqu'à quatre heures de l'après-midi. J'en suis descendu pour visiter le lieu du combat ; voici ce qui m'a frappé :

Les quais, les rues offraient un concours immense de soldats vainqueurs, armés de piques, au bout desquelles flottaient les dépouilles sanglantes des Suisses. J'arrive aux Tuileries par la porte du Pont-Royal. Je regarde. Je vois les murs du château criblés de balles de fusil. J'entends de tous côtés le tintement des vitres que l'on casse, et le tintement des casseroles que l'on brise dans les cuisines. Les chenêts, les tournebroches, les tourtières, les bûches, tout voltige en l'air. Chacun ravit une proie. Au bout d'une longue perche pend une énorme carpe du Rhin ; elle égale presque la grandeur du charbonnier qui la portait. Un perruquier tient une broche garnie d'un rang de poulardes. Chargé de ce noble trophée, il marche avec l'orgueil d'un triomphateur.

A travers les soupiraux des caves, j'aperçois mille mains qui fouillent dans les sables, en retirent des bouteilles de ce fameux vin, dont plusieurs forts de la halle s'abreuvent pour la première fois. Partout on boit, partout on rit ; le vin royal ruisselle sur le pavé, sur les parquets du Palais, et se confond avec le sang des victimes. Leurs cadavres mutilés gisent épars le long de la terrasse et dans les avenues du jardin. Au milieu d'un grand cercle de spectateurs, des femmes les regardent curieusement et se retirent les dernières.

Le vestibule est inondé de sang. Il fume encore. Son odeur me suffoque. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Je monte précipitamment les degrés : j'entre dans la chapelle. Quel spectacle ! quel bouleversement ! des cadavres horriblement défigurés, et déjà la proie d'un million de mouches bourdonnantes ; des tapis qu'on arrache à force de bras, des tableaux percés à coups de piques, les pupitres et les violons des musiciens renversés et jetés sur l'autel ; l'orgue démonté. Mes yeux égarés s'arrêtent un moment sur un de ces hommes qui savent se montrer plaisants et comiques au milieu des plus terribles catastrophes. Il figure, à la tribune, l'ange trompette de la résurrection. Soufflant à la fois dans des tuyaux d'inégale grandeur, il excite le rire involontaire de ceux qui ont les larmes aux yeux. Je me sauve de cette affreuse tuerie. La foule s'arrête de peur de marcher dans le sang qui coule le long de l'escalier. Les murailles en sont teintes.

Je pénètre au milieu des sabres, des piques et des faux dans la première salle. Un épais nuage de poussière et de plumes voltigeantes m'en dérobe la vue. On court, on se précipite de tous côtés. Des cris aigus, des éclats de voix, un vaste et continu murmure, se font entendre tour à tour dans chaque appartement. Il y avait des matelats pour coucher une armée. Ils sont foulés aux pieds avec les paravents, les tables, les écrans, et surtout les tabourets d'or.

Ici l'on enfonce des portes d'armoires, où l'on trouve des trésors cachés, et des coffres qui en recèlent de plus précieux encore ; ces citoyens déguenillés vont les déposer au sein de l'assemblée.

Le lit de parade est encore à sa place, qui défie, par sa richesse, les regards de l'indigent. Il l'examine dédaigneusement, et se retire en disant : "Je dors plus tranquille sur ma paille."

On marche sur les débris de mille vases de porcelaine. Les tasses aux riantes et vives couleurs roulent à terre avec les chandeliers d'or. Je vois tomber de grands pans de glace, et de jeunes filles se partagent entre elles les plus beaux morceaux.

Les lustres, les peintures des plafonds, les tableaux de Lebrun, de Paul Véronèse sont respectés. Je remarque le verre d'un cadran d'une magnifique pendule qu'on a brisé d'un coup de lance.

On épargne aussi ces rideaux pompeux, tout éclatants d'or, qui décorent les croisées. Le peuple ne voit qu'avec mépris les tristes et irrécusables témoignages de sa misère.

Tout est bouleversé dans la chambre du conseil. Dans la salle du billard, même désordre. La galerie offre l'aspect d'un camp au pillage. Ce ne sont que des paillasses et des lits de sangles rompus.

Dans les petits appartements, la foule est plus nombreuse ; l'inquiétude est peinte sur tous les visages. Que d'observateurs, ou plutôt que de scrutateurs s'empressent de découvrir les traces de la perfidie des ministres ! Tout est fouillé, tout est visité.

Quel dégât dans la salle du couvert ! L'un mange des confitures avec sa maîtresse, l'autre distribue des serviettes et verse à boire. Le linge est déchiré. On se jette de l'un à l'autre les tiroirs des buffets. Les pieds heurtent sans cesse des bouteilles cassées.

L'entrée des appartements de la reine est obstruée de corps morts enveloppés dans des couvertures. Excepté les tentures, les sièges, les sofas et le lit, tout est saccagé. Pas une glace intacte : elles sont réduites en sable. Que de femmes visitent curieusement sa garde-robe ! Que de bonnets, de chapeaux élégants, de jupes roses, de cotillons blancs, de cotillons bleus, voltigent par la chambre ! Le forte-piano n'a plus de touches ; un buste de marbre du prince royal roule à terre.

Les chambres des laquais, des valets de pieds, sont inondées d'eau de lavande ; on brise leur porcelaine ; on badine avec les seringues des maîtres d'hôtel ; on pille leur vin, leurs bougies, leur linge, leurs habits galonnés.

Il était près de cinq heures quand toutes ces choses se passaient. Je ne voulus pas attendre la nuit, qui, sans doute, a favorisé plus d'un précieux larcin. Je suis descendu par l'escalier du pavillon de Flore, où je vis sur chaque marche des hommes ivres dormant à côté des cadavres.

Dans ce moment, une neige de plumes voltigeantes obscurcissait l'air dans la cour du Carroussel. La flamme devrait les corps de garde qui sont aux quatre coins. Je m'échappai du milieu de la foule. J'eus le bonheur d'arriver sain et sauf chez moi, mais gémissant et pleurant sur le sort des victimes immolées dans cette journée.

Le château des Tuileries,
du 6 octobre 1792 ou 18 brumaire.

UTILISER LES MAUVAISES HERBES

On établit avec les mauvaises herbes, que l'on retire soit des jardins ou des champs, un lit épais d'un pied, sur lequel on étend une couche mince de chaux vive, réduite en poudre grossière, et l'on continue ainsi de superposer alternativement en différentes couches la quantité d'herbes retirées par le sarclage des jardins ou autrement. Le contact de la chaux vive avec ces herbes vertes, ne tarde pas à occasionner une forte fermentation. Lorsque la décomposition est complète, la cendre qui en est le résidu, possède toutes les qualités d'un excellent engrais, notamment pour le jardinage, parce que ces engrais ne peuvent être assez abondants pour les utiliser à la grande culture.

On peut se servir de toutes sortes de plantes, pourvu qu'elles soient vertes. Cette condition est absolument nécessaire.

COMÉDIE À L'ÉGLISE

Une ignoble exhibition a été donnée, il y a quelques jours, dans l'église presbytérienne de Chambers street, où deux *clergymen* de l'Iowa, les révéds Stoddard et Rathbum, avaient entrepris de dénoncer la maçonnerie, avec l'objet de faire tomber cet ordre dans le mépris et le ridicule, en divulguant ses secrets. Les révérends, après

avoir déclaré que la maçonnerie, dont ils sont membres tous les deux, est l'infidélité, ont organisé, représenté les rités et cérémonies d'une réception, en commençant par les épreuves et serments imposés au récipiendaire pour l'obtention du premier degré.

Ils étaient aidés par une dizaine de personnes portant des insignes maçonniques et assises de chaque côté de la chaire transformée en loge, avec trois bougies brûlant sur le devant. Un des *clergymen* figurait le Grand-Maître Vénérable. Le candidat était un individu d'une horrible saleté. Ses épreuves ont duré une heure et demie, et, comme plus la cérémonie avançait, plus elle devenait dégoûtante, beaucoup de dames sont sorties. Le candidat, quand il s'est agi de lui conférer le degré, a revêtu un costume indécent, que les révérends ont assuré être celui habituel en pareil occasion. Il était simplement couvert d'une vieille flanelle bleue et d'un caleçon blanc, dont la jambe gauche était relevée jusqu'au genou. Il avait devant les yeux un écran vert comme les compositeurs d'imprimerie en portent la nuit. C'est dans cet attirail, les deux pieds et une jambe nus, que les divers grands officiers plus ou moins vénérables lui ont donné leurs instructions et fait prêter les divers serments.

Pendant cette farce ridicule, une extrême confusion régnait parmi les curieux qui remplissaient l'église. Des livres religieux étaient lancés à chaque instant à la tête du candidat, des *clergymen* et de leurs aides, et de nombreux *roughs* et *loafers* stationnés en dehors bombardaient l'édifice avec des boules de neige.

Le capitaine de police Ford, craignant une échauffourée, s'est efforcé de faire cesser l'exhibition, mais elle s'est prolongée encore une demi heure, quoiqu'un concert de sifflets et de grognements accueillît chacune des paroles des organisateurs de cette manifestation soi-disant religieuse.

VARIÉTÉS

Le comble de la méfiance commerciale :
— Refuser d'acheter un cercueil de peur d'être mis dedans.

* *

Au restaurant :
— Garçon, voilà une heure que je vous demande ma côtelette.
— Monsieur, veuillez attendre une seconde, s'il vous plaît.
— Une seconde heure !... ma foi, non, je m'en vais.

* *

— Monsieur le curé, dit un avare à l'agonie, ce qui me chagrine le plus, c'est de ne pas pouvoir emporter avec moi nos beaux écus tout luisants neufs.

— Ce serait dommage pour eux, dit le curé, car là où vous irez, il fera tellement chaud, qu'ils fondraient sur place.

* *

Place aux naifs :
— Et comment cela, vous habitez la province ?
— Oui... je suis retiré à Refigny-l'Ombréux.
— Une toute petite ville ?...
— Sans doute... Mais il y a des distractions tout de même... Nous avons encore eu un assassinat la semaine dernière !...

* *

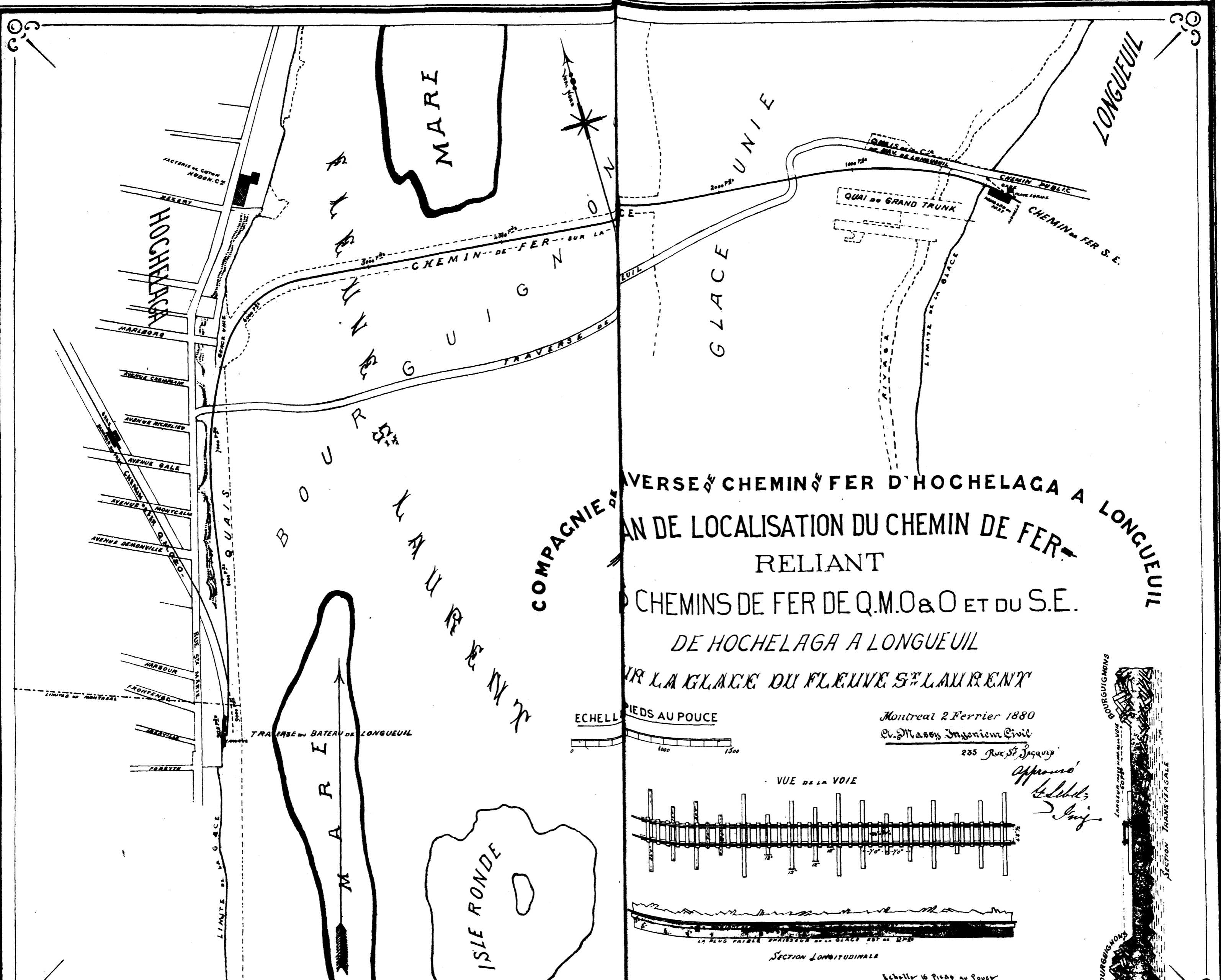
M. Joseph Prud'homme a toujours horreur de ce qui est excessif, il préfère à tout le juste milieu.

Il fait la carte de son dîner.
— Voyons... une tranche de rosbif.
— Saignant ? demande le garçon.
— Ni trop, ni trop peu... Mais d'abord une sole.
— Oui, ce qu'il y a de plus frais.
— Non, reprend M. Prud'homme doucement entre les deux.

* *

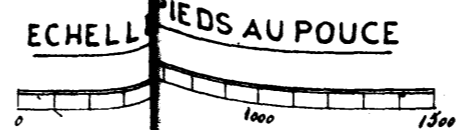
Le gouvernement provisoire ayant aboli l'esclavage dans toutes les possessions françaises, le lendemain, Tom se présente, l'air très-digne, devant son maître :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demande le romancier.
— J'ai le regret d'annoncer à monsieur que je ne puis plus rester à son service.
— Et pourquoi cela ?
— Parce que je suis affranchi.
— Eh bien ! va-t-en.
— Mais, c'est que monsieur me doit six mois de gages. Si monsieur voulait me payer ?
— Te payer ? n'est-ce pas affranchi ?
— Oui.
— Eh bien, quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je paie ?
Tom ne demanda plus rien.

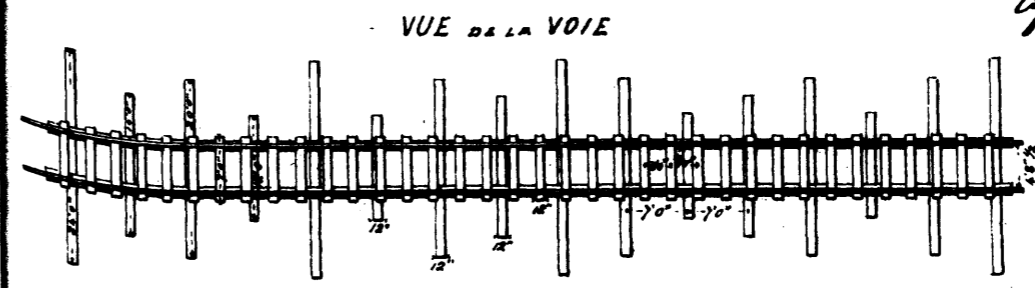


COMPAGNIE DE TRANSPORTS
 PLAN DE LOCALISATION DU CHEMIN DE FER
 RELIANT
 CHEMINS DE FER DE Q.M.O & O ET DU S.E.
 DE HOACHELAGA A LONGUEUIL

PAR LA GLACE DU FLEUVE ST. LAURENT

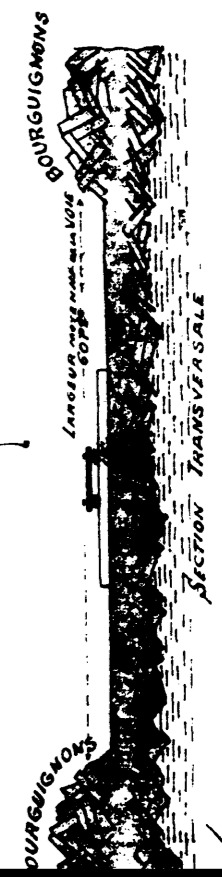


Montreal 2 Fevrier 1880
 E. Massé, Ingenieur Civil
 235 Rue St. Jacques



LA PLUS FAIBLE EPaisseur DE LA GLACE EST DE 12 PIEDS

Echelle 1/8 pouce au pied



Approuvé
 [Signature]
 Ing.

DISPUTE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIE

L'amour :
Place à l'amour ! j'ai l'empire des âmes.

L'amitié :
Tu dures peu ; moi je règne toujours.

L'amour :
J'emplis les cœurs de mes plus vives flammes.

L'amitié :
De doux reflets, moi, je dors les jours.

L'amour :
D'un feu puissant je dévore et consume.

L'amitié :
Ma chaleur douce et réchauffe et nourrit.

L'amour :
Moi, je ressemble au cratère qui fume.

L'amitié :
Je suis la fleur que nul vent ne flétrit.

L'amour :
Qui peut oser me disputer l'empire ?

L'amitié :
Moi, l'amitié, car je fais des heureux.

L'amour :
Quel est le cœur qui vers moi ne soupire ?

L'amitié :
L'abime attire et ton gouffre est affreux.

L'amour :
Mon grand pouvoir, je le vois, te désole.

L'amitié :
Quel est ton rôle ici-bas, dis-le moi ?

L'amour :
Demande aux cœurs qu'en secret je console,

L'amitié :
Ange béni, des coups portés par toi !

L'amour :
Sécher les pleurs ! moi je répands les larmes.

L'amitié :
Ce sont souvent des larmes de regrets.

L'amour :
Larmes d'amour, larmes pleines de charmes !

L'amitié :
Vois le sillon qu'elles creusent après !

L'amour :
Je puis dompter les âmes les plus fortes.

L'amitié :
J'ai fait mon nid dans le cœur du guerrier.

L'amour :
Je fais choquer de puissantes cohortes.

L'amitié :
Et dans le sang tu tremperas ton laurier.

L'amour :
Ainsi que moi soulèves-tu les guerres ?

L'amitié :
Pas un n'échappe à mes traits dangereux.

L'amour :
Je n'entre pas dans les âmes vulgaires,

L'amitié :
Je n'ai charmé que les cœurs généreux.

L'amour :
Vois mon pouvoir ! je divise les femmes !

L'amitié :
Juge du mien, je sais les accorder !

L'amour :
Je suis l'auteur de leurs plus fines trames.

L'amitié :
Dans un cœur franc moi j'aime à présider.

L'amour :
Je suis le dieu de la vorte jeunesse

L'amitié :
Et le bonheur des jeunes fiancés.

L'amour :
Quand tu n'es plus auprès de la vieillesse

L'amitié :
J'assemble encor les espoirs dispersés.

L'amour :
Mon souvenir dans les âmes rallume

L'amitié :
Les doux plaisirs de l'âge qui n'est plus.

L'amour :
Le mien toujours avec bonheur exhume

L'amitié :
Les saints desirs et les nobles vertus.

L'amour :
Avoueras-tu que mon rôle est immense ?

L'amitié :
Courbe-toi donc, car je suis ton seigneur.

L'amour :
Quand tu n'es plus mon empire commence.

L'amitié :
Sur les débris de ta toute puissance

L'amour :
Des cœurs brisés je refais le bonheur.

M.-J. A. POISSON.

Arthabaska, février 1880.

Manufactures de Cotons d'Hochelaga, Cornwall et Valleyfield

C'est avec plaisir que nous annonçons à nos pratiques et au public en général que, en notre qualité d'importateurs et d'agents de maisons Européennes, nous avons pu enfin compléter avec les trois manufactures mentionnées plus haut, des arrangements qui vont nous permettre d'acheter leurs cotons au même prix que les marchands ne gros.

Nous serons en conséquence capables de vendre ces cotons à 15 par 100 de moins que partout ailleurs dans le détail, et même à 5 par 100 de moins que les marchands de gros, parce que nous les payons le même prix qu'eux et que nos dépenses sont de moitié moins fortes que les leurs.

Comme le temps de faire des achats de cotons dans les familles est à peu près arrivé, nous vous invitons à nous faire une visite avant d'aller ailleurs. Et nous sommes certains que vous serez satisfaits en tout point sur ce qui est dit plus haut.

DUPUIS FRERES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

Elle était comme lord J. Kysington, grande, maigre, un peu pâle. Il y avait entre eux un certain air de famille. Leurs deux natures devaient trop se ressembler pour pouvoir se convenir. Ces deux personnes froides et silencieuses restaient sûrement l'une près de l'autre sans s'aimer, sans se parler. L'enfant avait aussi appris à ne pas faire de bruit, il marchait sur la pointe du pied, et, au moindre craquement du parquet, un regard sévère de sa mère ou de lord J. Kysington le changeait en statue.

Il était trop tard pour retourner dans mon village : mais il est toujours temps pour regretter ce que l'on a aimé et ce que l'on a perdu. Mon cœur se serra en songeant à ma maisonnette, à mon vallon, à ma liberté.

Voici ce que je parvins à savoir sur ce triste intérieur :

Lord J. Kysington était venu à Montpellier pour rétablir sa santé, éprouvée par le climat des Indes. Second fils du duc de Kysington, lord lui-même par courtoisie, il ne devait qu'à ses talents et non à un héritage sa fortune et sa position politique dans la Chambre des Communes. Lady Mary était la femme de son plus jeune frère, et lord J. Kysington, maître de disposer de ses biens, avait désigné, comme son héritier, son neveu, le fils de lady Mary. Je me mis à soigner ce vieillard avec tout le zèle dont j'étais capable, bien persuadé que le meilleur moyen d'améliorer les mauvaises positions est de remplir exactement même un devoir pénible.

Lord J. Kysington était à mon égard de la plus stricte politesse. Un salut me remerciait de chaque soin donné, de chaque mouvement qui lui rendait service. Je faisais de longues lectures que personne n'interrompait, ni le sombre vieillard que j'endormais, ni la jeune femme qui n'écoutait pas, ni l'enfant qui tremblait devant son oncle. Je n'avais jamais rien vu d'aussi triste, et pourtant, mesdames, vous savez que la petite maison blanche avait depuis longtemps cessé d'être gaie ; mais le silence qui vient du malheur suppose des pensées si graves, que les paroles sont regardées comme insuffisantes pour les rendre. On sent la vie de l'âme sous l'immobilité du corps. Dans ma nouvelle demeure, c'était le silence à cause du vide.

Un jour tandis que lord J. Kysington semblait sommeiller, que lady Mary était penchée sur son métier, le petit Harry monta sur mes genoux, et, nous trouvant dans un angle éloigné de la chambre, il me fit tout bas quelques questions avec la naïve curiosité de son âge ; puis à mon tour, ne songeant guère à ce que je disais, je l'interrogeai sur sa famille.

— Avez-vous des frères ou des sœurs ? lui demandai-je.

— J'ai une petite sœur bien jolie.

— Comment s'appelle-t-elle ? repris-je tandis que du regard je parcourais un feuillet du journal.

— Elle a un nom charmant ; devinez-le monsieur le docteur.

Je ne sais à quoi je pensais. Dans mon village, je n'avais entendu que des noms de paysannes, qui ne pouvaient s'appliquer à la fille de lady Mary, Mme Meredith était la seule femme du monde que j'eusse connue, l'enfant répétant : " Devinez, " je répondis à tout hasard :

— Eva, peut-être ?

Nous parlions bien bas ; mais au moment où le nom d'Eva s'échappa de mes lèvres, lord J. Kysington ouvrit brusquement les yeux et se souleva sur son séant ; lady Mary laissa tomber son aiguille et se tourna avec vivacité vers moi. Je fus confondu de l'effet que je venais de produire ; je regardai tour à tour lord Kysington et lady Mary sans oser dire une parole de plus ; quelques minutes se passèrent ; lord J. Kysington se laissa retomber sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, lady Mary reprit son aiguille ; Harry et moi, nous cessâmes de parler.

Je réfléchis longtemps à ce bizarre incident ; puis, toutes choses étant rentrées dans le calme accoutumé, le silence et l'immobilité étant bien rétablis autour de moi, je me levai doucement et cherchai à m'éloigner. Lady Mary repoussa son métier, passa devant moi et me fit signe de la main de la suivre. Une fois entrée dans le salon, elle ferma la porte, se tenant debout en face de moi, la tête haute, toute sa physionomie prenant l'air impérieux, qui était l'expression la plus naturelle de ses traits :

— Monsieur Barnabé, me dit-elle, veuillez ne jamais prononcer le nom qui s'est échappé de vos lèvres tout à l'heure ; c'est un nom que lord J. Kysington ne doit pas entendre.

Elle s'inclina légèrement et rentra dans le cabinet, dont elle ferma la porte.

Mille pensées m'assaillirent à la fois ; cette Eva dont il ne fallait pas parler, n'était-ce pas Eva Meredith ? était-elle la belle fille de lord J. Kysington ? J'étais je donc chez le père de William ? J'espérais, je doutais, car enfin, si pour moi ce nom d'Eva ne désignait qu'une personne, pour tout autre il n'était qu'un nom, commun sans doute, en Angleterre, à bien des femmes.

Je n'osais questionner : autour de moi, toutes les bouches étaient closes et tous les cœurs sans expansion ; mais la pensée que j'étais dans la famille d'Eva Meredith, auprès de la femme qui dépouillait la veuve de l'orphelin de l'héritage paternel, cette pensée devint la préoccupation

constante de mes jours et de mes nuits. Je voyais mille fois en rêve le retour d'Eva et de son fils dans cette demeure, je me voyais demandant pour eux un pardon que j'obtenais ; mais je levais les yeux, et la froide, l'impassible figure de lord J. Kysington glaçait toutes les espérances de mon cœur. Je me mis à examiner ce visage comme si je ne l'avais jamais vu ; je me mis à épier sur ses traits quelques mouvements, quelques lignes qui annonçassent un peu de sensibilité. Je cherchais l'âme que je voulais toucher. Hélas ! je ne la trouvais nulle part. Je ne perdais pas courage ; ma cause était si belle ! Bah ! me disais-je, que signifie l'expression du visage ? que fait l'enveloppe extérieure qui frappe les yeux ? Le coffre le plus sombre ne peut-il pas enfermer de l'or ? faut-il que tout ce qui est en nous se devine au premier regard ? et quiconque a vécu n'a-t-il pas appris à séparer son âme et sa pensée de l'expression brutale de la physionomie.

Je résolus d'éclaircir mes doutes ; mais quel moyen prendre ? Questionner lady Mary ou lord J. Kysington était chose impossible ; faire parler les domestiques ? Ils étaient Français et nouvellement entrés dans cette maison. Un valet de chambre anglais, seul serviteur qui eût suivi son maître, venait d'être envoyé à Londres avec une mission de confiance. Ce fut vers lord J. Kysington que je dirigeai mes investigations. Par lui je saurais, et de lui j'obtiendrais la grâce. La sévère expression de son visage cessa de m'effrayer. Je me dis : " Quand dans la forêt on rencontre un arbre mort en apparence, on fait une entaille à l'arbre pour voir si la sève n'est pas vivante encore sous l'écorce morte ; de même je frapperai au cœur, et je verrai si la vie ne se cache pas quelque part. " J'attendis l'occasion.

Attendre avec impatience, c'est faire venir ce que l'on attend. Au lieu de dépendre des circonstances, on soumet des circonstances.

Une nuit, lord J. Kysington me fit appeler ; il souffrait. Après lui avoir donné les soins nécessaires, je restai seul près de lui pour voir les résultats de mes prescriptions. La chambre était sombre ; une bougie allumée laissait distinguer les objets mais sans les éclairer. La noble et pâle figure de lord Kysington était renversée sur son oreiller. Ses yeux étaient fermés. C'était son habitude quand il se préparait à souffrir, comme s'il eût voulu se concentrer en lui-même pour ne rien perdre de sa force morale ; il ne se plaignait jamais ; il restait étendu dans son lit, droit et immobile comme la statue d'un roi sur son trône. En général, il se faisait faire une lecture, espérant soit que la pensée du livre s'emparerait de son esprit, soit que le son monotone d'une voix ferait venir le sommeil.

Cette nuit-là il me fit signe de sa main osseuse de prendre un livre et de commencer à lire ; mais je cherchai vainement, livres et journaux avaient été descendus au salon ; toutes les portes étaient fermées et, à moins de sonner et de réveiller l'alarme dans la maison, je ne pouvais me procurer un livre. Lord J. Kysington fit un signe d'impatience, puis de résignation, et me montra une chaise pour que je revinsse m'asseoir auprès de lui. Nous restâmes longtemps ainsi sans parler, presque dans l'obscurité, l'horloge seule rompant le silence par le bruit régulier du balancier. Le sommeil ne venait pas. Tout à coup lord J. Kysington ouvrit les yeux, et, les tournant vers moi :

— Parlez, me dit-il, racontez quelque chose, ce que vous voudrez.

Ses yeux se refermèrent et il attendit.

Mon cœur battait avec force. Le moment était venu.

— Milord, lui dis-je, j'ai bien peur de ne rien savoir qui puisse intéresser votre seigneurie. Je ne puis parler que de moi, des événements de ma vie, et il vous faudrait l'histoire de quelques grands hommes de ce monde pour fixer votre attention. Que peut raconter un paysan qui a vécu content de peu, dans l'obscurité et le repos ?... Je n'ai guère quitté mon village, Milord. C'est un joli hameau dans la montagne ; on n'y serait pas né qu'on le choisirait pour y vivre. — Non loin de mon village, il y a une maison de campagne où j'ai vu des gens riches qui auraient pu partir et qui restaient, parce que les bois sont épais, les sentiers fleuris, les ruisseaux bien clairs et courrant vite sur les rochers. Hélas ! ils étaient deux dans cette maison... et bientôt une pauvre femme y resta seule jusqu'à la naissance de son fils... Milord, cette femme est une de vos compatriotes, une Anglaise, belle comme on ne l'est pas souvent ni en Angleterre ni en France, bonne comme il n'y a que les anges dans le ciel qui puisse avoir cette bonté-là... Elle venait d'avoir dix-huit ans quand je l'ai laissée sans père, sans mère, et déjà veuve d'un mari adoré ; elle est faible, délicate, presque malade, et cependant il faut bien qu'elle vive ; qu'est-ce qui protégerait son petit enfant ?... Oh ! Milord, il y a des gens bien malheureux dans ce monde ! Etre malheureux au milieu de sa vie ou quand la vieillesse est venue, c'est triste sans doute, toutefois on a quelques bons souvenirs qui vous font dire qu'on a eu sa part, son temps, son bonheur ; mais, quand on pleure avant dix-huit ans, c'est bien plus triste encore, car enfin rien ne ressuscite les morts, on le sait, et il ne reste qu'à pleurer toute sa vie. La pauvre enfant !... On voit un mendiant sur le bord d'une route, c'est du froid, c'est de la faim qu'il souffre : on lui fait l'aumône et on le regarde sans chagrin, parce qu'il peut être secouru ; mais cette malheureuse femme dont le cœur est brisé, le seul secours à lui donner serait de l'aimer... et personne n'est près d'elle pour lui faire cette aumône-là !... Ah ! Milord, si vous saviez

quel beau jeune homme elle avait pour mari !... Vingt-trois ans à peine, une noble figure, un front haut... comme le vôtre, intelligent et fier, des yeux d'un bleu foncé, un peu rêveurs, un peu tristes, j'ai su pourquoi... C'est qu'il aimait son père, son pays, et qu'il devait rester exilé loin d'eux ! Son sourire était plein de bonté... Ah ! comme il aurait souri à son petit enfant, s'il avait assez vécu pour le voir ! Il l'aimait même avant qu'il fut né ; il prenait plaisir à regarder le berceau qui attendait. Pauvre, pauvre jeune homme !... je l'ai vu par une nuit d'orage, dans une forêt, obscure, étendue sur la terre mouillée, sans mouvement, sans vie, ses vêtements couverts de boue, son front brisé par une affreuse blessure, d'où le sang s'échappait encore par torrents. J'ai vu... hélas ! j'ai vu William...

— Vous avez été témoin de la mort de mon fils ! s'écria lord J. Kysington se levant comme un spectre au milieu des oreillers qui le soutenaient, et fixant sur moi des yeux si grands, si perçants, que je reculai effrayé ; mais, malgré l'obscurité de la chambre, je crus apercevoir une larme mouiller le bord des paupières du vieillard.

— Milord, répondis-je, j'ai vu mourir votre fils, et j'ai vu naître son enfant !

Il y eut un instant de silence.

Lord J. Kysington me regardait fixement ; enfin il fit un mouvement, sa main tremblante chercha ma main, la serra, puis ses doigts s'entr'ouvrirent, et il retomba sur ses oreillers.

— Assez, assez, monsieur ! je souffre, j'ai besoin de repos. Laissez-moi seul.

Je m'inclinai et m'éloignai.

Avant que j'eusse quitté la chambre, lord J. Kysington avait repris sa position habituelle, son silence et son immobilité.

Je ne vous dirai pas, mesdames, mes nombreuses et respectueuses tentatives auprès de lord J. Kysington, les indélicates, les anxieuses cachées de celui-ci, et comment enfin son amour paternel, réveillé par les détails de l'horrible catastrophe, comment l'orgueil de sa race ranimé par l'espoir d'un héritier de son nom, finirent par triompher d'un amer ressentiment. Trois mois après la scène que je viens de raconter, j'étais sur le seuil de la maison de Montpellier à attendre Eva de Meredith et son fils, appelés dans leur famille pour y reprendre tous leurs droits. Ce fut un beau jour pour moi.

Lady Mary qui, en femme maîtresse d'elle-même, avait dissimulé sa joie lorsque des dissensions de famille avaient fait de son fils le futur héritier de son frère, dissimula mieux encore ses regrets et sa colère quand Eva Meredith, ou plutôt Eva Kysington, se réconcilia avec son beau-père. Le front de marbre de lady Mary resta impassible ; mais que de mauvaises passions devaient gonfler son cœur sous ce calme apparent !

J'étais donc sur le seuil de la porte quand la voiture d'Eva Meredith (je continuerai à lui donner ce nom) entra dans la cour de l'hôtel. Eva me tendit vivement la main.

— Merci, merci, mon ami ! murmura-t-elle.

Elle essuya les larmes qui tremblaient dans ses yeux, et, prenant par la main son enfant, un enfant de trois ans, beau comme un ange, elle entra dans sa nouvelle demeure.

— J'ai peur, me dit-elle.

C'était toujours cette faible femme brisée par le malheur, pâle, triste et belle, qui ne croyait guère aux espérances de la terre, et qui n'avait de certitude que pour les choses du ciel. Je marchais à côté d'elle, et tandis que, toujours en deuil, elle montait les premières marches de l'escalier, sa douce figure mouillée de larmes, sa taille mince et faible penchée vers la rampe, son bras tendu attirant à elle l'enfant qui marchait plus lentement qu'elle encore, lady Mary et son fils parurent sur le haut de l'escalier. Lady Mary portait une robe de velours brun, de beaux bracelets entouraient ses bras ; une légère chaîne d'or ceignait son front, digne en effet d'un diadème. Elle marchait d'un pas assuré, la tête haute, le regard plein de fierté. Ce fut ainsi que ces deux mères se virent pour la première fois.

— Soyez la bienvenue, madame, dit lady Mary en saluant Eva Meredith.

Eva essaya de sourire et répondit quelques paroles affectueuses. Comment aurait-elle deviné la haine, elle qui ne savait qu'aimer ? Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de lord J. Kysington, Mme Meredith, se soutenant à peine, entra la première, fit quelques pas et s'agenouilla près du fauteuil de son beau-père. Elle prit son enfant dans ses deux bras, et, le mettant sur les genoux de lord J. Kysington :

— Voilà son fils ! s'écria-t-elle.

Puis la pauvre femme pleura et sanglota.

Lord J. Kysington regarda longtemps l'enfant. A mesure qu'il reconnaissait les traits du fils qu'il avait perdu, son regard devenait humide et affectueux. Un moment arriva où, oubliant son âge, la marche et le temps, les malheurs éprouvés, il se crut revenu aux jours heureux où il serrait son fils encore enfant sur son cœur.

— William ! William ! murmura-t-il ; ma fille ! ajouta-t-il en tendant la main à Eva Meredith.

Mes yeux se remplirent de larmes, Eva avait une famille, un protecteur et une fortune ; j'étais mieux, et c'est peut-être pourquoi je pleurais !

L'enfant, paisiblement resté sur les genoux de son grand-père, n'avait témoigné ni plaisir ni crainte.

— Veux-tu m'aimer ! lui dit le vieillard.

L'enfant leva la tête mais ne répondit pas :

— M'entends-tu ! je serai ton père.

—Je serai ton père ! répéta doucement l'enfant.

—Excusez-le, dit sa mère, il a toujours été seul, il est bien petit encore, tout ce monde l'intimide ; plus tard, milord, il comprendra mieux vos douces paroles.

Mais je regardais l'enfant, je l'examinais en silence, je me rappelais mes sinistres craintes. Hélas ! ces craintes se changèrent en certitude ; l'horrible saisissement éprouvé par Eva Meredith pendant sa grossesse, avait eu des suites funestes pour son enfant, et une mère seule, dans sa jeunesse, son amour et son inexpérience, avait pu si longtemps ignorer son malheur.

En même temps que moi et comme moi, lady Mary regardait l'enfant.

Je n'oublierai de ma vie l'expression de sa physionomie : elle était debout, son regard perçant était arrêté sur le petit William, et semblait pénétrer jusqu'au cœur de l'enfant. A mesure qu'elle regardait, ses yeux dardaient des éclairs, sa bouche s'entr'ouvrait comme pour sourire, sa respiration était courte et oppressée, comme lorsque l'on attend une grande joie. Elle regardait, regardait... Il y avait sur son visage espoir, doute, attente... Enfin, sa haine fut clairvoyante, un cri de triomphe intérieur s'échappa de son cœur, mais ne dépassa pas ses lèvres. Elle se redressa, laissa tomber un regard de dédain sur Eva, son ennemie vaincue, et redevint impassible.

Lord J. Kysington, fatigué des émotions de la journée, nous renvoya de son cabinet. Il resta seul toute la soirée.

Le lendemain, après une nuit agitée, quand je descendis chez lord J. Kysington, toute sa famille était déjà réunie autour de lui ; lady Mary tenait le petit William sur ses genoux : c'était le tigre qui tenait sa proie.

—Mon bel enfant, disait-elle, regardez, milord, ces soyeux cheveux blonds ! comme le soleil les rend brillants !... Mais, chère Eva, est-ce que votre fils est toujours aussi taciturne ? Il n'a pas le mouvement, la gaieté de son âge.

—Il est toujours triste, répondit Mme Meredith. Hélas ! près de moi, il ne pouvait apprendre à rire !

—Nous tâcherons de l'amuser, de l'égayer, reprit lady Mary. Allons, cher enfant, embrasse ton grand-père ! tendez-lui les bras, dis-lui que tu l'aimes.

William ne bougea pas.

—Ne sais-tu pas comment on embrasse ? Harry, mon ami, embrassez votre oncle, et donnez un bon exemple à votre cousin.

Harry s'élança sur les genoux de lord Kysington, lui passa les deux bras autour du cou, et dit :

—Je vous aime, mon oncle !

—A votre tour, mon cher William, reprit lady Mary.

William resta immobile, sans même lever les yeux vers son grand-père.

Une larme roula sur les joues d'Eva Meredith.

—C'est ma faute, dit-elle, j'ai mal élevé mon enfant.

Et, ayant pris William sur ses genoux, les pleurs qui s'étaient échappés de ses yeux tombèrent sur le front de son fils ; il ne les sentit pas et s'endormit sur le cœur oppressé de sa mère.

—Tâchez, dit lord Kysington à sa belle-fille, que William devienne moins sauvage.

—Je tâcherai, répondit Eva avec ce ton d'enfant soumis que je lui connaissais depuis longtemps, je tâcherai, et peut-être réussirai-je, si lady Mary veut avec bonté me dire ce qu'elle a fait pour rendre son fils si heureux et si gai.

Puis la mère désolée regarda Harry, qui jouait près du fauteuil de lord J. Kysington, et son regard rebomba sur son pauvre enfant endormi.

—Il a souffert même avant de naître, murmura-t-elle ; nous avons tous deux été bien malheureux ; mais je vais essayer de ne plus pleurer pour que mon William soit gai comme les autres enfants.

Deux jours s'écoulèrent, deux jours pénibles, pleins de troubles cachés, pleins d'une morne inquiétude. Le front de lord Kysington était soucieux, son regard par moments m'interrogeait. Je détournais les yeux pour éviter de répondre.

Le matin du troisième jour, lady Mary entra avec des jouets de toute sorte qu'elle apportait aux deux enfants. Harry s'empara d'un sabre et courut par la chambre en poussant mille cris de joie. William resta immobile, tenant dans ses petites mains les jouets qu'on lui donnait, mais il n'essaya pas d'en faire usage ; il ne les regarda même pas.

—Tenez, milord, dit lady Mary à son frère, prenez ce livre de gravures et donnez-le à votre petit-fils, peut-être son attention sera-t-elle éveillée par les peintures qui s'y trouvent.

Puis elle conduisit William auprès de lord J. Kysington. L'enfant se laissa faire, marcha, s'arrêta, et resta comme une statue là où on le plaça.

Lord Kysington ouvrit le livre. Tous les yeux se tournèrent vers le groupe que formaient en ce moment le vieillard et son fils. Lord Kysington était sombre, silencieux, sévère ; il tourna lentement plusieurs pages, s'arrêtant à chaque image et regardant William, dont les yeux fixes ne s'étaient pas même dirigés vers le livre. Lord Kysington tourna encore quelques feuillets, puis sa main devint immobile, le livre glissa de ses genoux à terre, et un morne silence régna dans la chambre.

Lady Mary s'approcha de moi, se pencha comme pour me parler à l'oreille, mais d'une voix assez haute pour être entendue de tous :

—Mais cet enfant est idiot ! docteur, me dit-elle.

Un cri lui répondit. Eva se leva comme si la foudre l'eût atteinte, et, saisissant son fils qu'elle serrait convulsivement sur sa poitrine.

—Idiot ! s'écria-t-elle, tandis que son regard brillait pour la première fois du plus vif éclat ; idiot ! répéta-t-elle, parce qu'il a été malheureux toute sa vie, parce qu'il n'a vu que des larmes depuis que ses yeux sont ouverts ! parce qu'il ne sait pas jouer comme votre fils, qui a toujours eu de la joie autour de lui ! Ah ! madame, vous insultez le malheur ! Viens, viens, mon enfant ! s'écria Eva tout en larmes. Viens, éloignons-nous de ces murs sans pitié, qui n'ont que des paroles dures pour notre infortune !

Et la malheureuse mère, emportant son enfant, monta rapidement dans sa chambre. Je la suivis. Elle posa William à terre, et, s'agenouillant devant ce petit enfant :

—Mon fils ! mon fils ! s'écria-t-elle.

William s'avança vers elle et vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère.

—Docteur, s'écria-t-elle, il m'aime, vous le voyez ! il vient à moi quand je l'appelle ; il m'embrasse ! Ses caresses ont suffi à ma tranquillité, à mon triste bonheur ! Mon Dieu ! ce n'était donc pas assez ! Mon fils, parle-moi, rassure-moi ! Trouve un mot consolant, un seul mot à dire à ta mère au désespoir ! Jusqu'à présent, je ne t'ai demandé que de me rendre les traits de ton père et de me laisser du silence pour que je puisse pleurer sans contrainte. Aujourd'hui, William, il me faut des paroles de toi ! Ne vois-tu pas mes larmes, ma terreur ? Cher enfant, toi si beau, si pareil à ton père, parle, parle-moi !

Hélas ! hélas ! l'enfant resta sans mouvement, sans effroi, sans intelligence ; un sourire seulement, un sourire horrible à voir effleura ses lèvres. Eva cacha sa figure dans ses deux mains et resta à genoux sur la terre. J'entendis longtemps le bruit de ses sanglots.

Alors je demandai au ciel de m'inspirer des pensées consolantes qui pussent apporter à cette pauvre mère une lueur d'espoir. Je lui parlai de l'avenir, de guérison à attendre, de changement possible, probable ; mais l'espérance ne se prête guère au mensonge. Là où elle n'existe pas, elle ne se laisse pas entrevoir. Un coup terrible, un coup mortel avait été porté, et Eva Meredith venait de comprendre toute la vérité.

A dater de ce jour, un seul enfant descendit chaque matin dans le cabinet de lord Kysington. Deux femmes y venaient, mais une seule semblait vivre, l'autre se taisait comme ceux qui sont morts ; l'une disait : Mon fils, l'autre ne parlait jamais de son enfant ; l'une portait le front haut, l'autre avait la tête inclinée sur sa poitrine pour mieux cacher ses larmes ; l'une était belle et brillante, l'autre était pâle et vêtue de noir. La lutte était finie. Lady Mary triomphait.

On laissait Harry jouer sous les yeux d'Eva Meredith ; c'était cruel. Sans prendre souci des angoisses de cette femme, on amenait Harry répéter des leçons en présence de son oncle ; on vantait ses progrès. La mère ambitieuse calculait toutes choses pour consolider le succès, et, tandis qu'elle avait de douces paroles, de feintes consolations pour Eva Meredith, elle lui torturait le cœur à chaque instant du jour. Lord Kysington, frappé dans ses plus chères espérances, avait repris la froide impassibilité qui m'avait tant effrayés. Maintenant c'était, je le voyais, le dernier mot de son caractère, c'était la pierre qui scelle un tombeau. Strictement poli envers sa belle-fille, il n'avait pour elle nulle parole d'affection ; la fille du planteur américain ne pouvait trouver de place dans son cœur que comme mère de son petit-fils. Cet enfant, il le regardait comme n'existant pas. Lord Kysington fut plus que jamais sombre, taciturne, regrettant peut-être d'avoir cédé à mes instances, et d'avoir donné à sa vieillesse une émotion si pénible et désormais inutile.

(La fin au prochain numéro.)

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucre si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

UNE PECHE EFFROYABLE

Jules Verne vient de publier un nouveau volume. Nous lui empruntons le récit, absolument véridique, d'une pêche effroyable.

Le capitaine Hull, désolé d'avoir manqué sa fortune en commandant un baleinier qui avait manqué sa pêche, veut prendre sa revanche tout en faisant voile vers l'Amérique. Une jubarte (sorte de baleine) apparaît ; il saute dans une barque avec quelques hommes de son équipage et poursuit le gigantesque animal, confiant par un instant, son navire à un novice de quinze ans.

—Y sommes-nous, garçons ? murmura le capitaine Hull.

—Oui, répondit Howick, en assurant solidement son aviron dans ses larges mains.

—Accoste ! accoste !

Le maître d'équipage obéit à l'ordre, et la baleinière vint ranger l'animal à moins de dix pieds.

Celui-ci ne se déplaçait plus et semblait dormir. Les baleines que l'on surprend ainsi pendant leur sommeil offre une prise plus facile, et il arrive souvent que le premier coup qui leur est porté les frappe mortellement.

Mais, en ce moment, un cri du maître d'équipage fit comprendre pourquoi la baleine était depuis si longtemps et si extraordinairement immobile à la surface de la mer.

—Un baleineau ! dit-il.

En effet, la jubarte, après avoir été frappée du harpon, s'était presque entièrement chavirée sur le flanc, découvrant ainsi un baleineau qu'elle était en train d'allaiter.

Cette circonstance, le capitaine Hull le savait bien, devait rendre beaucoup plus difficile la capture de la jubarte. La mère allait évidemment se défendre avec plus de fureur, tant pour elle-même que pour protéger son "petit"—si toutefois on peut appliquer cette épithète à un animal qui ne mesurait pas moins de vingt pieds.

Cependant, ainsi qu'on eût pu le craindre, la jubarte ne se précipita pas immédiatement sur l'embarcation, et il n'y eut pas lieu, afin de prendre la fuite, de couper brusquement la ligne qui la rattachait au harpon. Au contraire, et comme cela arrive la plupart du temps, la baleine, suivie du baleineau, plongea par une ligne très oblique d'abord ; puis, se relevant d'un bond énorme, elle commença à filer entre deux eaux avec une extrême rapidité.

La poursuite, ou plutôt le remorquage, avait succédé. La baleinière, dont les avirons avaient été relevés, filait comme une flèche en roulant sur le dos des lames.

Howick la maintenait imperturbablement, malgré ses rapides et effroyantes oscillations.

Le capitaine Hull, l'œil sur sa proie, ne cessait de faire entendre son éternel refrain :

—Veille bien, Howick, veille bien ! et l'on pouvait être assuré que la vigilance du maître d'équipage ne serait pas mise un instant en défaut.

Toutefois, la jubarte ne semblait pas devoir s'arrêter dans sa fuite, ni vouloir la modérer. La seconde ligne fut donc amarée au bout de la première, et elle ne tarda pas à être entraînée avec la même vitesse.

Au bout de cinq minutes, il fallut rebouter la troisième ligne, qui s'engagea sous les eaux.

La jubarte ne s'arrêtait pas. Le harpon n'avait évidemment pas pénétré dans quelque partie vitale de son corps. On pouvait même observer, à l'obliquité plus accusée de la ligne, que l'animal, au lieu de revenir à la surface, s'enfonçait dans les couches plus profondes.

—Diable ! s'écria le capitaine Hull, mais cette coquille-là nous mangera nos cinq lignes !

A la troisième ligne, il fut bientôt nécessaire de joindre la quatrième, et cela ne se fit pas sans inquiéter quelque peu les matelots touchant leur futur part de prise.

—Diable ! diable ! murmurait le capitaine Hull, je n'ai jamais vu cela ? Satanée jubarte !

Enfin, la cinquième ligne dut être prise dehors, et déjà elle était à demi filée, lorsqu'elle sembla faiblir.

—Bon ! bon ! s'écria le capitaine Hull. La ligne est moins tendue ! La jubarte se fatigue !

Cependant, ainsi qu'on l'avait prévu, la jubarte était revenue respirer à la surface de l'eau avec le harpon toujours fixé dans son flanc. Elle restait à peu près immobile alors, semblant attendre son baleineau, que cette course furieuse avait dû distancer.

Le capitaine Hull fit force de rames afin de la rejoindre, et bientôt il n'en fut plus qu'à une faible distance.

Deux avirons furent relevés, et deux matelots s'armèrent, ainsi que l'avait fait le capitaine, de longues lances, destinées à frapper l'animal.

Howick manœuvra habilement alors, et se tint prêt à faire évoluer rapidement l'embarcation, pour le cas où la baleine reviendrait brusquement sur elle.

—Attention ! cria le capitaine Hull. Pas de coups perdus ! Visez bien, garçons ! Y sommes-nous, Howick ?

L'embarcation se rapprocha encore. La jubarte ne faisait que tourner sur place. Son baleineau n'était plus auprès d'elle et peut-être cherchait-elle à le retrouver.

Soudain, elle fit un mouvement de queue qui l'éloigna d'une trentaine de pieds.

Allait-elle donc fuir encore, et faudrait-il reprendre cette interminable poursuite à la surface des eaux ?

—Attention ! cria le capitaine Hull. La bête va prendre son élan et se précipiter sur nous ! Gouverne, Howick, gouverne.

La jubarte, en effet, avait évolué de manière à se présenter de front à la baleinière. Puis, battant violemment la mer de ses énormes nageoires, elle fondit en avant.

Le maître d'équipage, qui s'attendait à ce coup direct, évolua de telle façon que la jubarte passa le long de l'embarcation, mais sans l'atteindre.

Le capitaine Hull et les deux matelots lui portèrent trois vigoureux coups de lance au passage, en cherchant à frapper quelque organe essentiel.

La jubarte s'arrêta, et, rejetant à une grande hauteur deux colonnes d'eau mêlée de sang, elle revint de nouveau sur l'embarcation, bondissant pour ainsi dire, effroyante à voir.

Il fallait que ces marins fussent des pêcheurs déterminés pour ne pas perdre la tête en cette occasion.

Howick évita encore adroitement l'attaque de la jubarte, en lançant l'embarcation de côté.

Trois nouveaux coups, portés à propos, firent encore trois nouvelles blessures à l'animal. Mais, en passant, il frappa si rudement l'eau de sa formidable queue, qu'une lame énorme s'éleva, comme si la mer se fût démontée subitement.

La baleinière faillit chavirer, et, l'eau embarquant par-dessus le bord, elle se remplit à demi.

Mais la baleinière, à demi pleine d'eau, ne pouvait plus manœuvrer avec la même facilité. Dans ces conditions, comment éviterait-elle le choc qui la menaçait ? Si elle ne gouvernait plus, à plus forte raison ne pouvait-elle fuir.

Et d'ailleurs, si vite qu'eût été poussée cette embarcation, la rapide jubarte l'aurait toujours rejointe en quelques bonds. Il n'y avait plus maintenant à attaquer, il y avait à se défendre.

Le capitaine Hull ne s'y méprit point.

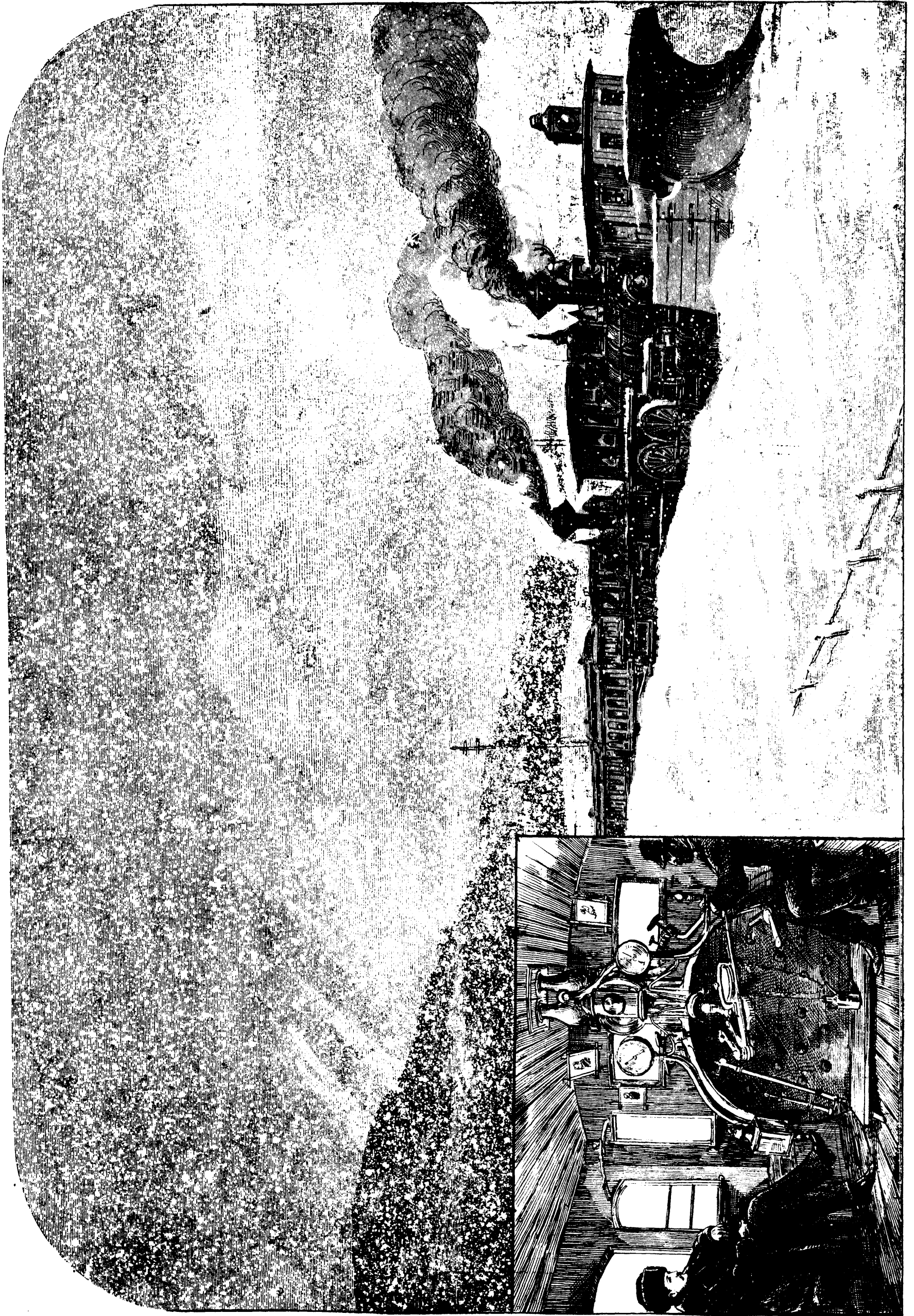
La troisième attaque de l'animal ne put être entièrement parée. En passant, il frôla la baleinière de son énorme nageoire dorsale, mais avec tant de force, qu'Howick fut renversé de son banc.

Les trois lances, malheureusement déviées par l'oscillation, manquèrent cette fois leur but.

—Howick ! Howick ! cria le capitaine Hull, qui avait eu lui-même peine à se retenir.

—Présent ! répondit le maître d'équipage en se relevant.

Mais il s'aperçut alors que, dans sa



SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL ET SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE LOUISE ESSUYANT UNE TEMPÊTE DE NEIGE PENDANT LE TRAJET DE HALIFAX À MONTRÉAL.

chôte, son aviron de queue s'était cassé par le milieu.

—Un autre aviron ! dit le capitaine Hull.

—C'est fait, répondit Howick.

A ce moment, un bouillonnement se produit sous les eaux, à quelques toises seulement de l'embarcation.

Le baleineau venait de réparaître. La jubarte le vit, et elle se précipita vers lui.

En ce moment, la jubarte, couvrant le baleineau de son corps, était revenue à la charge. Cette fois, elle évolua de manière à atteindre directement l'embarcation.

—Attention, Howick, cria une dernière fois le capitaine Hull.

Mais le maître d'équipage était pour ainsi dire désarmé. Au lieu d'un levier dont la longueur faisait la force, il ne tenait plus à la main qu'un aviron relativement court.

Il essaya de virer de bord.

Ce fut impossible.

Les matelots comprirent qu'ils étaient perdus. Tous se levèrent, poussant un cri terrible, qui fut peut-être entendu du *Pilgrim* !

Un terrible coup de queue du monstre venait de frapper la baleinière par dessus.

L'embarcation, projetée dans l'air avec une violence irrésistible, retomba brisée en trois morceaux au milieu des lames furieusement entrechoquées par les bonds de la baleine.

Les infortunés matelots, quoique grièvement blessés, auraient peut-être eu la force de se maintenir encore, soit en nageant, soit en s'accrochant à quelques débris flottant.

C'est même ce que fit le capitaine Hull, que l'on vit un instant hisser le maître d'équipage sur une épave...

Mais la jubarte, au dernier degré de la fureur, se retourna, bondit, peut-être dans les derniers soubressauts d'une agonie terrible, et, de sa queue, elle battit formidablement les eaux troublées dans lesquelles ces malheureux nageaient encore !

Pendant quelques minutes, on ne vit plus qu'une trombe liquide s'éparpillant en gerbes de tous côtés.

Un quart-d'heure après, lorsque Dick Sand, suivi des noirs, s'était précipité dans le canot, eût atteint le théâtre de la catastrophe, tout être vivant avait disparu. Il ne restait plus que quelques débris de la baleinière à la surface des eaux rouges de sang.

JULES VERNE.

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE

Tout ce que l'œil peut embrasser à la fois de cette muraille fortifiée, prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits, pour rendre les passages plus difficiles et ayant des tours ou de forts bastions à peu près de cent pas en cent pas ; tout cet ensemble présente à l'esprit l'idée d'une entreprise gigantesque.

Mais quelque prodigieuses que soient les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares, ce n'est pas ce qui frappe le plus les voyageurs dont elle force les regards. Ce qui n'est que le résultat d'un travail long et multiplié excite rarement l'étonnement ; mais ce qui cause une surprise et une admiration réelles, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux et bâtir ces murs dans des endroits qui semblent inaccessible.

L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande muraille a, d'après une mesure exacte, 5,225 pieds de haut.

Cette espèce de fortification, car le nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, 1,500 milles de long ; mais, à la vérité, elle n'est pas partout également construite, et plusieurs des moindres ouvrages, en dedans du grand rempart, cèdent aux efforts du temps et commen-

cent à tomber en ruines ; d'autres ont été réparés ; mais la muraille principale paraît presque partout avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que sans qu'on ait jamais besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis deux mille ans, et elle paraît aussi peu susceptible de dégradation que les boulevards de rochers que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie.

On ne sait pas avec précision à quelle époque remonte la fondation de ce monument ; mais on sait avec certitude, puisque le souvenir en est consigné dans les annales de l'Empire, qu'il fut achevé dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Durant seize siècles, il a suffi pour arrêter les incursions des hordes tartares ; mais il offrit une résistance vaine au torrent que Gengis-Khan entraînait avec lui. Les descendants de ce conquérant ne surent pas conserver le même avantage ; en moins d'un siècle, ils furent chassés de la Chine.

Vers le milieu du dix-septième siècle, la violence des guerres intestines ramena les Tartares dans l'Empire ; ils s'y sont établis et y règnent.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissait en temps de guerre, elle était considérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées et leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes et vagabondes de leurs voisins septentrionaux, et la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'est pas même sans utilité pour écarter des provinces les plus fertiles de la Chine les bêtes féroces qui infestent les déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, et empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine et les mécontents d'émigrer.

La grande muraille est devenue d'une bien moindre importance, depuis que les deux pays sont soumis au même prince. Les Chinois ne la regardent qu'avec une profonde indifférence ; mais cet immense monument de l'industrie humaine a été remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu.

MAXIMES

On doit choisir son ami, ni trop petit, ni trop grand. Trop grand, il vous écraserait ; trop petit, il vous tyrannerait.

On a vu des amis très liés, mais dépareillés quant aux dimensions, rompre fatalement, sans se rendre compte de leur brouille. C'était une question métrique.

Le petit ami est rageur, le grand vous fait rager.

Voyez trois hommes de proportions différentes se promener ensemble ; ils se placeront instinctivement par rang de taille, et de la sorte on pourra s'entendre ; mais supposez, par impossible, l'As-tèque au milieu, gare aux beaux hommes !

Par exemple, on peut sans inconvénient se lier avec un colosse, parce que, outre leur humeur généralement moutonnière, ces monstres n'ont guère d'aptitude qu'aux succès de tambour-major.

On peut, sans plus d'inconvénient, admettre dans son amitié, l'homme le plus beau, à moins qu'on ne soit le plus bête.

Confiez à votre ami votre bourse, si vous en avez une ; votre femme, si vous en avez le courage ; mais un livre, jamais.

N'ayez jamais la simplicité de présenter un de vos amis à un autre de vos amis ; une fois les talons tournés, ils se donneraient rendez-vous pour se parler du bien qu'ils vous veulent et du mal qu'ils en pensent.

PLUS DE TEMPS DE GENE

Si vous voulez cesser de tant dépenser pour beaux habillements et riche nourriture, vous contenter d'une bonne et saine nourriture, et de bons vêtements à meilleur marché ; vous procurer plus des choses indispensables et absolument nécessaires à la vie en général, et particulièrement cesser de requérir les services si dispendieux des charlatans ou de faire un si grand usage de ces médecines sans valeur qui ne vous font que du mal, mais placer votre confiance dans ce remède simple et pur, les Amers de Houblon, — qui guérissent toujours et ne coûtent qu'une bagatelle, — vous verriez des temps meilleurs tout en jouissant d'une bonne santé. Voir une autre colonne.

CHOSSES ET AUTRES

Il y a cinq cents maisons vacantes à Memphis, résultat de la dernière épidémie.

La dette des Etats-Unis en Europe n'est plus que de \$750,000,000.

On évalue les propriétés de W. Vanderbilt à plus de cent millions de dollars.

Le nombre des Indiens aux Etats-Unis est de 250,000, dont 56,000 reçoivent des rations du gouvernement.

Trois cents tonneaux de glace vont être expédiés de la baie de Kempenfeld à Cincinnati par le chemin de fer Northern.

L'anniversaire de la naissance de Washington sera célébré avec un éclat inouï cette année à New-York.

Dimanche, le 15 courant, les Révérendes Dames de l'Hôtel-Dieu de Québec ont célébré le 230ième anniversaire de la fondation de leur maison.

M. A. Harris, d'Ottawa, a passé un contrat avec une maison de Burlington, pour lui livrer 15,000,000 de pieds de bois de construction l'été prochain.

Dans un petit village situé à quatre milles de New Glasgow, comté de Pictou, madame Adam Murray a donné le jour à cinq enfants, trois filles et deux garçons. Trois de ces enfants sont décédés après quelques jours.

Le rapport du comptable de la Chambre des Communes a fait voir que l'année dernière \$199,524 ont été payées pour l'indemnité des députés, \$21,820 pour employés. Les débats ont coûté \$16,696,75.

D'après une statistique qui vient d'être publiée, il y aurait 75,000 maisons à Paris, sans compter les édifices publics. Leur valeur totale est estimée à 575 millions de francs. La superficie de la capitale est de vingt mille arpents, et sa population 1,900,000, soit cent habitants par arpents.

Une dépêche de Constantinople annonce qu'une misère terrible règne à Andrinople. Quinze personnes ont été trouvées mortes de faim dans un seul jour. Certains de ces infortunés avaient essayé de manger du bois, dont on trouvait des morceaux dans leur bouche.

Une triste nouvelle nous arrive de Paris. On vient d'apprendre qu'un hardi explorateur français, qui avait entrepris de traverser l'Afrique centrale de l'est à l'ouest, l'abbé Debaize, est mort récemment à Ujiji, près du lac Tanghanicka. Les Chambres françaises avaient voté cent mille francs pour subvenir aux frais de l'expédition Debaize.

La misère exerce toujours de cruels ravages en Italie, et le nombre des délits augmente dans des proportions qui donnent fort à penser non-seulement aux propriétaires, mais encore au pouvoir.

On vient de voir à Brada les paysans envahir les champs, en arracher les plantes et les racines pour s'en nourrir. Il a fallu appeler la troupe et opérer de nombreuses arrestations. Soixante individus jetés en prison ont été envoyés par la masse des paysans qui disaient : " Au moins ils auront du pain ! " Triste !

D'après le *Bulletin des Statistiques*, journal publié à Paris, la récolte du vin, en France, pour 1879, n'est que 25,700,000 hectolitres, soit un peu plus de la moitié de celle de 1878, et beaucoup moins de la moitié de la récolte des bonnes années. En Bourgogne et en Champagne, la récolte a été presque nulle. Mais les grandes maisons de Champagne ont une réserve de 20,000,000 de bouteilles. On consomme par année, dans le monde, 22,000,000 de bouteilles de Champagne.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

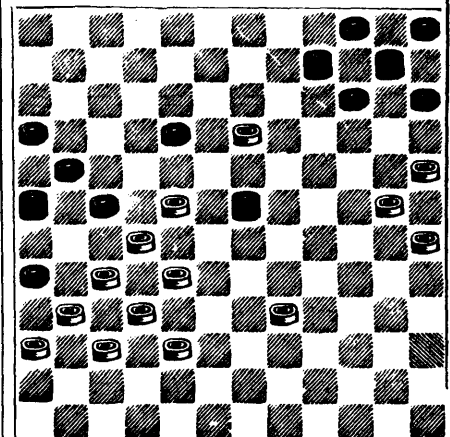
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions j stes du Problème No. 202

Montréal :—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Sancier, L. Sayer. Saint-Hyacinthe :—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina. Québec :—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. North Brookfield : P. D. Létourneau.

PROBLÈME No. 204

Composé par M. FR. LATOURELLE, Québec NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 202

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, and two columns for values. It lists moves for white and black pieces and their corresponding values.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 20 février 1880.

Market price table for Montreal, 20 February 1880. It lists various commodities like flour, grains, dairy products, and meats with their prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock including beef, veal, mutton, and sheep, with prices per pound or per head.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 26 février 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à M. O. TREMPER, 696, rue St-Bonaventure, Montréal.

Le deuxième match entre MM. Barnes et Delmar doit commencer cette semaine. Les conditions sont celles du premier match.

LISTE DES CONCURRENTS DU TOURNOI D'HAMILTON.

- 1. Anderson, M. J. Allantown, Pa. E.-U.
2. Bolvin, C. A. St. Hyacinthe, P.Q.
3. Burke, R. V. Mr. do
4. Braithwaite, W. Unionville, Ont.
5. Clawson, J. St. Jean, N.B.
6. Ferris, W. J. New Castle, Delaware, E.U.
7. Forster, T. M. Lansing, Mich., E.U.
8. Henderson, J. Montréal, P. Q.
9. Hendricks, C. E. Charleston, C.S., E.U.
10. Hicks, W. H. Montréal, P.Q.
11. Judd, W. H. Hamilton, Ont.
12. Kittson, H. N. Hamilton, Ont.
13. Mohle, C. Hoboken, N.J.
14. Narraway, J. E. St. Jean, N.B.
15. Robertson, T. C. N. Hamilton, Ont.
16. Rogers, D. C. Detroit, Mich., E.U.
17. Ryall, J. W. Hamilton, Ont.
18. Shaw, J. W. Montréal, P.Q.
19. Wyld, J. T. Halifax, N.E.
20. Noyes, Major. R.A.

Les prix se rangent comme suit: 1er prix, \$50; 2me, \$20; 3me, \$15; 4me, \$10; 5me, \$5.

ÉCHOS DU CONGRÈS D'ÉCHECS DE NEW-YORK

L'incident Grundy-Ware cause beaucoup d'émotion dans les cercles d'échecs de la République voisine. Nous prenons les renseignements suivants du Turf, Field and Farm:

Samedi, 24 janvier, Mackenzie, Grundy et Mohle avaient gagné chacun 124 parties; le lundi suivant, 26, Mackenzie avait encore à jouer une partie contre Judd; la victoire de Mackenzie étant réputée certaine, on s'accordait à placer Mackenzie au premier rang avec un total de 124 parties gagnées. Mohle devait lutter une deuxième fois contre Judd; l'opinion générale des joueurs était favorable à Judd, et laissait à Mohle son actif de 124 parties. Grundy, battu une première fois par Ware, redoutait une autre défaite; une remise lui donnait droit au 2e prix de \$300, et le jeu de Mackenzie étant trop puissant pour qu'il put espérer de le dépasser, Grundy prit les moyens de s'assurer le 2e prix. La déposition de Ware, donnée par écrit, nous fait connaître les agissements de Grundy:

"Dimanche, le 25 janvier, je descendais Bowery street, en compagnie de M. Grundy; celui-ci m'avoua qu'il était pauvre, et que le 2e prix de \$300 lui serait d'un grand secours.—Mohle et Judd sont dévoués, dit-il, et si vous seriez, je crois, indifférent de me faire la partie facile, de manière à m'obtenir le 2e prix; je récompenserais volontiers votre bienveillance.—Vous me demandez sans doute une remise! Grundy répondit affirmativement. J'acceptai sa proposition moyennant la somme de \$30. Il fut convenu de jouer très lentement, afin de laisser terminer les autres parties. Au moment de la suspension de la séance, j'avais incontestablement la supériorité. A notre souper, Grundy me prévint qu'il ne serait de retour que vers huit heures, mais il arriva à sept heures et quelques minutes, et la partie fut continuée. Je me conformai aux conditions établies entre nous deux; et, après avoir exécuté plusieurs mouvements d'une portée nulle, je remarquai que Grundy faisait tous ses efforts pour mettre la victoire de son côté; il parvint à son but, mais par une ruse infâme."

Ware se trouvait trop distancé par les autres joueurs, pour pouvoir prétendre à aucun des prix, et, en agissant ainsi, il crut servir les intérêts de son ami, le capt. Mackenzie. On ne peut accuser de cupidité M. Ware qui possède de la fortune; il a voulu uniquement être utile à un ami, sans réfléchir aux principes de morale qui se trouvaient en jeu. La partie de Mohle contre Judd s'est terminée par une remise. A cette nouvelle, Grundy comprit qu'il devait valoir Ware pour devancer Mohle; ils prirent leur souper ensemble, et convinrent de vingt-cinq mouvements qui devaient amener une remise. Mais Grundy, prenant avantage de la confiance aveugle que lui témoignait Ware, manœuvra de façon à gagner la partie.

On ne doit pas s'étonner d'entendre Ware se plaindre amèrement de la trahison dont il a été victime, car, à une certaine phase de la partie, il pouvait mater son adversaire en quelques coups; mais il a reçu la punition qu'il méritait, pour avoir consenti à un marché aussi honteux. Il a agi d'une manière inouïe, et regrette beaucoup sa faute. Par ses manœuvres, Grundy se trouva l'égal de Mackenzie, et le match final allait être joué le jeudi, lorsque Ware fit sa démission. Le comité de régie institua une enquête; Grundy protesta de son innocence, et comme on n'avait à lui opposer que le témoignage de Ware, on lui permit de rester dans le tournoi; le samedi, Mackenzie battait deux fois Grundy et remportait le premier prix.

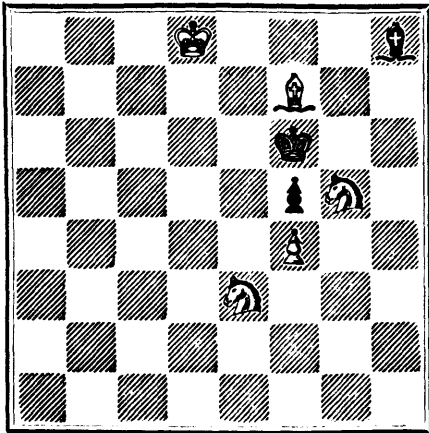
M. Allen, vice-président du comité de régie, a écrit à M. Grundy une lettre dans laquelle il lui reproche d'avoir si mal payé de retour la bienveillance dont il a été l'objet, en sa qualité d'étranger; il lui suggère d'envoyer sa démission au "Manhattan Chess Club," dont il fait partie, et l'engage à ne pas rechercher la présence de ceux qui font tous leurs efforts pour promouvoir la cause des

échecs, et sont désireux de tenir ce jeu noble par excellence pur de l'ombre même d'un soupçon. Si M. Ware eut joué honnêtement, il est certain que le 2e prix aurait été acquis à M. Mohle.

Quatorze joueurs prennent part au tournoi de seconde classe. Voici les noms: D. Otologui, Charleston, C.S.; A. Ertlinger, Cincinnati; W. Goodbody, Greenpoint; F. Saunders et A. Vorrath, Hoboken; D. G. Baird, J. W. Baird, Léon Bloch, Wm. M. de Visser, N. Gedalla, O. Heuschel, S. Palmer et H. Thompson, New York.

PROBLÈME No. 201.

Composé par M. WM. ATKINSON, Montréal. NOIRS.

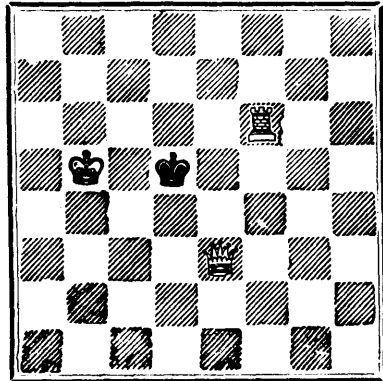


BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

PROBLÈME No. 202.

(Extrait du Brighton Herald.) Composé par M. W. T. PIERCE, Angleterre. Pour les jeunes amateurs. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.



Chemin de Fer du Pacifique

Des soumissions pour une seconde section de 100 milles, à l'Ouest de la Rivière Rouge, seront reçues par le sousigné jusqu'à LUNDI, le 20 mars prochain. La section s'étendra depuis l'extrémité du 48ème contrat—pris de la limite Ouest de Manitoba—jusqu'à un point du côté Ouest de la vallée de la rivière à la Queue-d'Oiseau.

Les soumissions doivent être faites sur des formules imprimées que l'on peut se procurer avec toutes autres informations aux bureaux de l'ingénieur du chemin de fer du Pacifique, à Ottawa et à Winnipeg, le et après le PREMIER jour de MARS prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et Canaux, Ottawa, 11 février 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives.
16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département.
20 wagons de seconde classe.
3 wagons d'express ou de bagage.
3 wagons de poste et wagons fumoirs.
240 wagons de fret couverts.
100 wagons de fret découverts.
2 charrettes pour le déblayage de la voie.
2 charrettes à neige.
2 charrettes en saillie.
50 wagons d'équipe.
Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails. Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI, le PREMIER jour de JUILLET prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

Véritable Sirop Anti-Goutteux de Th. BOUBÉE contre la Goutte et les Rhumatismes

Le véritable Sirop Anti-Goutteux de Boubée, conseillé et appliqué depuis si longtemps contre toutes les maladies de nature arthritique, (la Goutte, les Rhumatismes aigus ou chroniques etc., etc.), est de beaucoup supérieur à tout autre remède similaire. Son action est infaillible, aussi prompt que décisive, et sans le moindre danger. Sur tant de personnes à qui il a été administré, il n'en est aucune qui n'en ait éprouvé les plus prompts et les plus heureux résultats. Il peut être administré dans quelque circonstance que se trouve le malade, et pour la réussite de ses effets, il n'est jamais nécessaire d'observer un régime sévère. En vente chez les agents pour le Canada.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Gie. de Cartes NABSAU, Nassau, N.-Y.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & CO., Marshall, Mich.

Longpré & David

AVOCATS No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID

HOTEL RIVARD

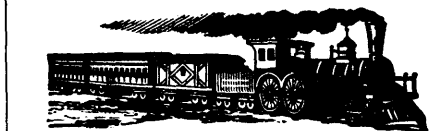
No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises. P. RIVARD, gérant.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La Cie. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes. Adressez les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

VERITÉS AMERS DE HOUBLON (Une médecine et non un breuvage.) CONTENANT DU HOUBON, DU BUCHU, DE LA MANDRAGORE ET DU PISSENLIT, Et possédant des qualités plus pures et plus curatives que tous les autres Amers. ILS GUERISSENT Tous les maux d'Estomac, Intestin, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et Ivrognerie. \$1,000 EN OR seront payés pour tous cas qu'ils n'auront pas guéri, ou pour tout ce qui sera trouvé d'impur ou de nuisible en eux. Demandez les Amers de Houblon et le livre de recettes à votre pharmacien, et essayez les Amers avant de vous coucher. N'en prenez pas d'autres. Le Remède de Houblon contre la toux et les autres maladies est le meilleur marché, le plus sûr et le meilleur. — A vendre chez les Pharmaciens ci-dessous: LYMAN, FILS & Cie, Montréal. H. S. EVANS & Cie. H. HASWELL & Cie.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

- Train Express pour Hull à 9.30 et 4.30 A.M. P.M. Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.00 à Aylmer à 2.25 p.m. et 9.35 A.M. P.M.
Train Express de Aylmer à 8.15 et 3.35
Train Express de Hull à 9.20 et 4.20 Arrivant à Hochelega à 1.50 P.M. et 8.50
Train pour St-Jérôme à 5.00 P.M.
Train de St-Jérôme à 7.00 A.M.
Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Magnifiques chais-palais sur tous les convois de passagers. Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes. STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets, Bureaux: 302, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. STARE, Agent-Général pour Fret et Passagers, Montréal, 22 janvier, 1880. C. A. SCOTT, Surintendant-Général.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)